

UNE PROMENADE EN AVIGNON

I



IMÉZ-VOUS les vieilles villes bâties, selon une éloquente expression, « de pierres animées qui ont emmagasiné de l'histoire et gardé quelque chose de l'âme des peuples » (1)? Des villes comme Bruges la Morte, endormie au bruit de ses carillons et dont on fera évanouir le charme en tentant de la réveiller; comme Nuremberg, resté dans son enceinte de tours, tel qu'au temps des Maîtres Chanteurs; comme ces antiques cités italiennes, aux rues silencieuses, tout imprégnées des siècles écoulés?

De ces villes-là, nous en avons fort peu en France qui gardent intacte leur physionomie d'autrefois. Chez nous, les révolutions ont fait leur œuvre; le besoin de changement, le trop de richesse, peut-être, ont abattu les vieux murs, construit de beaux quartiers neufs, à désespérer ceux qui aiment le passé, qui recherchent aussi avant tout, l'individualité, et ne voient pas approcher sans terreur le jour où, d'un bout de la terre à l'autre, tout, hommes et choses, s'alignera dans une correcte et uniforme monotonie.

C'est ainsi qu'une protestation indignée a accueilli le bruit qu'Avignon prétendait trouer ses remparts, « ce collier au cou de la plus belle fille du Rhône, » dont les créneaux, revêtus par l'âge et le soleil d'un si joli ton d'or, se découpent pittoresquement sur le bleu

(1) M. de Vogué.

intense du ciel et enlèvent tout un monde de souvenirs.

Vignes du Languedoc, oliviers des Alpines,
Toi qui dresses si haut ton front neigeux, Ventoux :
Alpes du Dauphiné, forêts, monts et collines,
Dans la plaine, à vos pieds, que regardez-vous tous ?

Les pics et les coteaux, les vignes et les chênes,
Étageant leurs gradins en cercle à l'horizon,
Regardent au milieu des mûriers, dans les plaines,
Près du Rhône qui fuit, la hautaine Avignon (1).

Hautaine, en effet, sévère, comme un évêque guerrier du temps jadis, revêtu de son armure, telle est bien l'impression qu'elle produit, lorsque, du grand pont du Rhône, on la voit étagée ses tours, ses aiguilles, ses nombreux clochers et, tout au sommet, la masse blanche, presque effrayante, du Palais des Papes et de la basilique des Doms, portée par son rocher aux verdure sombres, « faisant des dentelles dans les étoiles », ou « grillée de rayons, sommeillant le jour au chant des cigales », a dit Aubanel en vers charmants, car on revient malgré soi aux poètes pour décrire cette ville, dont l'aspect et l'histoire sont une poésie vivante.

Encadrez cela du paysage le plus splendide, faites planer le Ventoux, souffleté par le mistral, dressant son grand pic chargé de neiges, ou bleu et clair dans la lumière d'été, au-dessus des chaînes de montagnes roses et dorées qui s'estompent à l'horizon de l'immense plaine fertile, argentée, aux premiers jours du printemps précoce, par le feuillage des oliviers, et éblouissante de soleil. Placez en face Villeneuve-lez-Avignon, la ville morte, si pittoresque elle-même avec sa tour de Philippe le Bel, ses églises et ses cloîtres écroulés et déserts, faites courir les eaux lumineuses du grand fleuve rapide sous les arches coupées du pont de Saint-Bénézet, dont la petite chapelle les bénit encore au passage, et vous aurez une de ces pleines sensations de beauté, exquises et pénétrantes, jouissances que réservent les voyages... à ceux qui savent les éprouver.

« Terre de France, Terre d'Empire », disent encore les bateliers du Rhône, en passant d'une rive à l'autre. C'est qu'en effet, française, cette ville l'est depuis cent ans seulement. Que n'a-t-elle pas été ? Vieille cité gauloise, visitée des commerçants grecs qui, près de la citadelle, bâtissaient sur son rocher inaccessible un temple à la grande Diane d'Ephèse; colonie latine, importante et prospère, dont les vestiges demeurent encore; saccagée par les Barbares, prise par Clovis, prise par Théodoric, prise par les Arabes, qui régnaient dans Narbonne, reconquise sur eux par les lieutenants de Charles Martel, elle a vu chaque fois ses murs renversés, sa population massacrée. Mais, se relevant toujours avec une vitalité merveilleuse, elle se retrouve, au Moyen âge, importante cité du

royaume des Deux-Bourgogne, puis de la Comté de Provence. Très opulente par son commerce, très fière, il lui plaît un jour d'acquiescer sa liberté et, sous la suzeraineté de l'empereur d'Allemagne, dont l'aigle décore son écusson et ses monnaies, de s'organiser en république, gouvernée par ses évêques et ses podestats. Ceux-ci s'entendent fort rarement; aussi, chez eux, la guerre civile étant en permanence et les batailles fréquentes, les riches Avignonnais se font des maisons pareilles à des forteresses, avec leurs créneaux et leurs tours. De celles-là, il ne reste rien, car le roi de France, Louis VIII, les fit toutes raser, en châtiement de leur farouche résistance, quand il assiégea et prit la ville, excommuniée pour avoir pactisé avec l'hérésie albigeoise. Dès lors, cédée, donnée en héritage, ballottée d'un souverain à l'autre, d'Anjou à Provence, de Provence à Naples, elle devient enfin, par une étrange destinée, le fief de l'Eglise.

Car Avignon, — et c'est ce qui fait d'elle une ville intéressante entre toutes, — a été pendant cent ans la rivale victorieuse de Rome, le centre de la chrétienté. Des Papes ont attaché leur nom : Innocent VI à ses murailles actuelles, Jean XXII à ce palais, toujours farouche à l'extérieur, jadis somptueux au dedans, que Froissart appelait « la plus forte et la plus belle maison de France ». Par dessus la voix des innombrables cloches, retentissant et le jour et la nuit d'un bout à l'autre de la ville sonnante, comme on la nommait : cloches des églises, de Saint-Pierre, de Saint-Agricol, de Saint-Didier; cloches des trente-cinq monastères de tous ordres d'hommes et de femmes, dont les vastes jardins débordaient dans la campagne et formaient autour des remparts une seconde ville de silence claustral; cloches des Pénitents gris, noirs et blancs, tintait, à de longs intervalles, une voix claire devant laquelle toutes se taisaient, suspendues dans l'attente : la cloche d'argent du palais, qui ne sonnait que la mort ou le sacre d'un pape. La dernière fois qu'on l'entendit, par un sacrilège insigne, elle annonçait à la ville terrifiée les massacres de 1792.

II

Si aujourd'hui nous pénétrons dans Avignon par une de ses portes fortifiées, la porte de l'Oulle ou la porte Saint-Roch, sous lesquelles ont défilé tant de cortèges, nous trouvons des rues étroites, serpentant comme pour chercher l'ombre ou couper le chemin au terrible mistral, qui y souffle une bonne partie de l'année, bordées de longs murs blancs et nus que viennent rompre la façade sculptée d'un vieil hôtel ou d'un palais cardinalice, la tourelle d'une maison Moyen âge, à la porte chargée de lourdes ferrures, aux fenêtres grillées, comme pour se défendre d'un assaut. Aux angles des rues,

(1) Jean Aicard.

une madone s'abrite dans sa niche de pierre, devant laquelle chaque soir s'allume fidèlement la lampe en fer ajouré, legs des piétés anciennes. Dans ces vieux quartiers, jadis fourmillants de vie, les passants sont rares, Avignon enfermant aujourd'hui dans son enceinte, restée la même, moitié moins d'habitants que sous la domination papale. Puis on découvre des églises s'élevant sur les fondations d'anciens temples romains, tantôt abandonnées, vouées à des usages profanes, tantôt ouvrant aux fidèles leurs portails délicatement fouillés, dressant leurs fins clochers, allongeant leurs nefs claires qui, bien que dépouillées, gardent encore dans leurs chapelles gothiques des trésors d'art : tombeaux ou chaires ciselés dans le marbre, tableaux d'artistes italiens et français que d'opulentes protections ont longtemps attirés, ou qui, tels Mignard et Vernet, enfants d'Avignon, lui ont consacré une partie de leurs œuvres.

Ainsi, flânant au hasard, on passe devant l'hôtel des Monnaies, lourde façade chargée d'ornements, qui est, dit-on, une erreur de Michel Ange, devant le beffroi à clochetons où, depuis cinq siècles, le Jacquemard de pierre offre un bouquet à sa Jacquemarde, au son monotone des heures, et, arrivant sur la place du Palais, on est aussitôt saisi par le passé.

Cet escalier *du Pater*, ainsi nommé parce que ses marches égalaient en nombre les mots de l'Oraison Dominicale, conduit au majestueux portique de Notre-Dame-des-Doms, soutenu par ses colonnes antiques, restes de l'ancien temple auquel succéda une première église, édifiée par Constantin, puis, au VIII^e siècle, un monastère desservi par un chapitre de moines de Lérins, fils spirituels de saint Honorat, qui y psalmodiaient l'office à deux chœurs. Dans cette large basilique, du haut de ce trône de marbre, les Papes d'Avignon ont présidé vingt-et-un conciles. Plusieurs y ont été sacrés ; pour d'autres, on a célébré de solennelles funérailles. Des rois et des princes sont venus en pompeux pèlerinages sous ces voûtes, où le pieux pinceau du Siennois Simon Memmi avait peint la Vierge entourée d'anges. Aujourd'hui, la vieille cathédrale, dégradée par les assauts du temps et des hommes, garde la majesté pontificale, et, faisant corps avec le colossal palais auquel elle s'appuie, tous deux symbolisent bien ce Moyen âge de foi et de rudesse qui les a édifiés.

« Passant, l'histoire t'en dira davantage ! » C'est la tombe du brave soldat Crillon, qui, au pied du trône des Papes, nous jette cette parole fière. En effet, ici, on vit dans l'histoire ; chaque pierre la raconte ; à chaque pas, elle se déroule comme un livre. C'est en 1305 que Bertrand de Got, le pape Clément V, élu par l'influence de Philippe le Bel, n'osant affronter les barons romains et se souvenant trop des luttes et de la mort de son prédécesseur, Boniface VIII, fixa sa demeure à Avignon, rompant avec la tradition constante qui liait le

chef de l'Eglise au tombeau des Apôtres. Clément V ne vit jamais Rome et, après lui, sept papes français tinrent dans cette résidence provisoire, née des dangers du temps, et contre laquelle l'Italie ne cessait de réclamer, une cour somptueuse. Jean XXII commença, ses successeurs achevèrent, agrandirent, embellirent intérieurement, fortifièrent au dehors ce formidable palais, fier et étrange massif de pierre, qui nous écrase encore par la hauteur de ses murailles lisses, de ses tours carrées, jaillissant de leur base de roc nu, vision dantesque auprès de laquelle on éprouve le vertige de l'abîme. Deux Français l'édifièrent, Guillaume de Cucuron et Pierre Dupuy, et dans cette citadelle-église, Benoît XIII put soutenir un siège de dix ans. A l'intérieur, il y avait tout un monde : salles et chapelles, jardins fleuris, labyrinthe d'escaliers, cloîtres et galeries, superbes appartements : une cour entière y logeait, avec son peuple de serviteurs et d'hommes d'armes. Pour le décorer, on avait prodigué les marbres et les bois rares, les métaux précieux, les tentures de soie ; c'était en même temps un merveilleux musée que les peintres primitifs, florentins et siennois, Orcagna, Memmi et leurs élèves, appelés par des Papes protecteurs des arts, peuplèrent de fresques splendides, aujourd'hui, malheureusement, presque effacées. Dans les oratoires souriaient les vierges et les anges délicats de l'école d'Assise ; sous les voûtes élancées de la salle du Consistoire, prophètes et sibylles, gigantesques, nimbés d'or sur un fond de ciel étoilé, voyaient toutes les nations de la terre comparaître au Jugement dernier.

« Sur ton grand palais, Avignon, quand le mistral mugit, des bruits de fer et de vagues rumeurs d'âmes se font entendre dans ses escaliers » (1). En effet, des ombres les emplissent en foule. Les Papes d'abord, politiques habiles, souverains énergiques comme Jean XXII et Benoît XII ; grands seigneurs érudits, s'entourant d'artistes et de poètes, comme Clément VI ; moines austères comme Urbain V, et cet Innocent VI, dont la devise était : *rigidité et équité* ; — ces pontifes français d'Avignon, qui comptent parmi les meilleurs et les plus grands du Moyen âge, ont vu venir au pied de leur trône les ambassades de toutes les nations chrétiennes, les envoyés du Khan des Tartares et de l'empereur grec, les Espagnols apportant les drapeaux conquis sur les Maures vaincus.

Dans ces rues, sur cette place, s'est déroulé, en 1348, le cortège royal, venu en barques sur le Rhône et reçu au port par tout le collège des cardinaux, de cette belle et énigmatique Jeanne de Naples, tantôt adorée, tantôt maudite des Provençaux, venant se justifier du meurtre de son mari, André de Hongrie, et vendre au Pape Clément VI, pour quatre-vingt mille florins d'or, le comtat d'Avignon, désormais terre d'Eglise. « Enrobée de pourpre, couronne d'or au front, à fleur d'épaule

(1) Sextius Michel.

portant le manteau long », telle l'a dépeinte Mistral, telle « fière et pâle » sous son dais de drap d'or, elle traversa la ville et apparut dans le Consistoire, pour y plaider elle-même, quatre heures durant, aussi savante qu'éloquente, sa cause, en beau latin, et repartir absoute.

Dans ces rues, sur cette place, vision plus sombre, a passé, plutôt triomphateur que prisonnier, aux acclamations de la foule surexcitée, mêlée d'Italiens et de Provençaux, Cola di Rienzo, le fameux tribun Rienzi, fuyant Rome et la révolution que lui-même y avait soulevée, et venant se soumettre au jugement du Pape, dont il avait d'abord été le mandataire. Dans cette forte tour qui dresse encore ses créneaux farouches, tout au sommet, enfermé avec des livres, plusieurs années, il entendit siffler le perpétuel mistral, avant de franchir de nouveau ce porche voûté, d'aspect redoutable, s'ouvrant pour lui sur la liberté... et la mort, qu'une sédition populaire lui réservait bientôt à Rome.

Par ces rues, sur cette place, le flot des Grandes-Compagnies, ce ramassis de soldats de toutes nations, devenu, à la suite des longues guerres de ces siècles noirs, le fléau de ceux mêmes qui les employaient, est venu à plusieurs reprises battre les fortes murailles du palais papal, attiré par les richesses entassées dans cette ville, où affluaient marchands, artistes, ouvriers en métaux précieux, où les princes de l'Eglise s'étaient bâti de riches demeures, où les Juifs, ces banquiers du Moyen âge, pullulaient, parce que, poursuivis partout, ils y jouissaient d'une large tolérance et formaient une cité dans la cité, ne relevant que du Pape. La proie était donc tentante pour tous ces routiers, malandrins, écorcheurs, qui reparaissaient souvent sous les murs d'Avignon. Duguesclin avait été chargé, par le roi Charles V, de les conduire guerroyer en Espagne, pour s'en débarrasser ; mais ils refusèrent de passer les Pyrénées avant d'avoir obtenu d'Urbain V ce qu'Innocent VI leur avait déjà bon gré mal gré accordé, « le pardon de leurs péchés » sous forme de bels et bons florins d'or. Et ainsi, à la tête de ces singuliers « pèlerins de Dieu », comme ils se surnommaient généreusement, notre bon chevalier breton vint chercher, pour ses bandes, une absolution trop nécessaire, en rançonnant d'abord le trésor du Pape.

Mais une sublime et pure image efface toutes les autres : celle de Sainte Catherine de Sienne. Ce fut le 13 juin 1376, à l'heure où « le beau jour de Dieu s'évapore », que la grande Dominicaine, déjà vénérée de toute l'Italie, débarqua au port du Rhône, entourée de vingt-deux de ses disciples, hommes et femmes, et parmi eux les plus nobles de ses concitoyens. Blanche dans ses blancs vêtements monastiques, son jeune visage altéré par les austérités et les jeûnes, elle venait implorer le Pape Grégoire XI, qui depuis longtemps accueillait ses lettres inspirées, de rendre, par son retour, la

paix à l'Italie ; elle venait, ambassadrice des Florentins, le supplier de lever l'excommunication portée contre eux.

Ce fut certes le plus étrange spectacle qu'eussent vu ces murs, témoins de tant de choses, que cette humble religieuse, cette fille du peuple, exposant sa mission en plein Consistoire, avec des paroles de flammes, dans son toscan sonore et musical que traduisait à mesure, en latin, son disciple Raymond de Capoue, car ni le Pape, ni la majorité du Sacré Collège, tous Français, ne comprenaient l'italien populaire. Sur son trône pontifical splendide, Pierre de Beaufort-Turenne, jeune encore, mais malade et d'apparence délicate, comme écrasé par sa triple tiare, inclinait sa tête pâle pour mieux entendre et, autour de lui, cardinaux, prêtres, moines, clercs, partagés entre l'admiration et l'animosité, la plupart opposés au retour à Rome, cherchaient l'occasion de poser des objections à cette petite nonne, « plus savante que tous les docteurs », car aucun, dans de multiples conférences, ne parvint à l'embarrasser. « C'est une sainte », leur disait le Pape, ému ; et il les envoyait près d'elle, « pour s'édifier ».

Catherine séjourna plusieurs mois à Avignon. Cette ville avait des souvenirs précieux pour l'ordre Dominicain. Dans l'île du Rhône, saint Dominique était lui-même venu fonder un monastère, et Jean XXII, sous les voûtes de son église, avait proclamé la canonisation du grand docteur, saint Thomas d'Aquin. Près de la demeure qu'on avait assignée à la sainte, rue Saint-Jean, une de ces habitations nommées *livrées* que la ville offrait aux cardinaux, et que la mort d'un d'entre eux laissait vide, se trouvait un hospice desservi par des religieuses de son ordre, et Catherine y occupa au soin des malades les rares loisirs qui lui étaient laissés. Elle partageait, en effet, les conseils du Pape et voyait des princes solliciter les avis de cette sagesse qui appliquait aux affaires humaines les mêmes lumières qu'aux choses divines. « Bien faire tout ce qu'on fait » est une règle de conduite qu'on retrouve chez de grandes mystiques, comme sainte Thérèse ou sainte Catherine de Sienne, qui ont en même temps été des femmes pratiques et d'une logique remarquable. Les dames d'Avignon l'entouraient à toute heure, charmées par « cette paix semblable à la paix éternelle du Ciel » qui rayonnait d'elle. Mais, pour ces légères Provençales, c'était surtout une mode du moment que d'approcher cette femme extraordinaire, dont toute la Cour papale s'entretenait. Ses extases, durant lesquelles elle était soulevée de terre, attiraient à la chapelle de son logis une foule de spectatrices et, avant toutes, la sœur du Pape, Alys, comtesse de Valentinois, dont la curiosité se transforma à cette vue en ferveur profonde. Mais sa nièce, une jeune femme étourdie et inconséquente, Marie de Boulogne, qui venait d'épouser Raymond de Turenne, s'imagina dévoiler une supercherie en enfonçant, à plusieurs reprises,

dans les pieds nus de la sainte, l'aiguille d'or de sa coiffure. Catherine ne tressaillit pas; ce fut seulement son oraison achevée, qu'elle sentit la blessure, d'où le sang jaillissait. Mais le Ciel punit cette action cruelle : la princesse Marie n'eut jamais d'enfants.

La mission de la sainte ne devait pas être vaine, malgré l'opposition qu'elle rencontrait dans l'entourage du Pape, dans sa famille même. Les hésitations de Grégoire cessèrent; il partit pour Rome

à l'heure même où plus modestement, et par une autre route, Catherine quittait Avignon. Il avait été donné à une femme de mettre fin à cet éloignement de l'Eglise, cause de tant de maux pour l'Italie, que certains ont pu, non sans quelque exagération, l'appeler « la captivité de Babylone ».

A. CHEVALIER.

(La fin au prochain numéro.)

CONSEIL



NOTRE époque, beaucoup de personnes visent à l'originalité. Les esprits chagrins prétendent que c'est faute de valeur réelle qu'on cherche l'effet, et faute de *personnalité* qu'on tend à l'originalité.

Je ne partage pas la première de ces idées. Je crois que le niveau de la valeur, intrinsèquement parlant, n'a pas baissé; peut-être, en revanche, pourrait-on critiquer le manque de culture de cette valeur, ou la méthode erronée avec laquelle on procède trop souvent à son développement.

En ce qui regarde la personnalité, le caractère, ce quelque chose qui fait qu'on est *quelqu'un*, il y a du vrai dans les critiques. On vit trop au-dehors pour devenir ce quelqu'un, et l'on est, surtout, trop préoccupé de l'opinion et de l'attention d'autrui, qu'on veut frapper bon gré mal gré, d'une manière flatteuse ou d'une manière fâcheuse, peu importe.

Eh! bien, puisqu'il faut à tout prix être originale, avoir un *cachet*, ne pas ressembler à tout le monde (tout cela sans se donner une peine exagérée pour valoir mieux), je vous indiquerai, mesdemoiselles, une manière d'être qui excitera à la fois la surprise et l'admiration, qui vous distinguera de presque toutes les autres jeunes filles, et qui n'éveillera ni leur envie, ni la critique de leur mère; une manière d'être qui, vous faisant préférer aux autres, ne vous enlèvera aucune sympathie, bien au contraire; une manière d'être, enfin, qui vous donnera le fameux cachet après lequel vous soupirez peut-être en secret.

Vous vous demandez ce que c'est? C'est très simple, comme toutes les grandes découvertes. Cette manière d'être extraordinaire, enviable, appréciée, c'est... le naturel.

Vous faites, je le parie, une moue dédaigneuse. Mais veuillez réfléchir, regarder autour de vous. Connaissez-vous beaucoup de jeunes filles naturelles?

Il faut le dire, ce qu'on appelle une femme du monde, une femme connaissant et pratiquant les mille usages qu'il comporte et qu'il prône, une femme raffinée, cultivée, c'est aujourd'hui un être absolument artificiel. Artificielle, la démarche qu'on s'est, instinctivement ou non, étudiée à rendre élégante; artificielle la voix, dont on surveille la moindre intonation; artificiel, le sourire, qui n'est jamais spontané; artificielle, l'attitude, qui cherche la grâce sans toujours la trouver; artificielles, surtout, les manières, tantôt compassées, tantôt empressées, presque toujours minaudières, et les discours, étudiés, recherchés, jusque dans leur apparent sans-gêne et leur pose *bon enfant*.

Cet être artificiel a fini par se substituer à l'autre, qu'il a étouffé. L'apprêt, l'affectation, la recherche deviennent une seconde nature, et il y a, au bout d'un certain temps d'exercice, une sorte de naturel dans ce qui est l'opposé même du naturel.

Rapprochez de ce type, trop répandu de nos jours, surtout dans certains milieux, un autre type que vous avez probablement rencontré, bien que rarement, celui de la femme vraiment simple, chez qui l'habitude du monde n'a émondé que le sans-gêne ou les défauts, sans atteindre la vraie nature, la gaieté, les impressions chaudes, spontanées. Cette femme-là sera certes correcte, gracieuse; mais elle n'étudiera ni ses regards, ni son sourire, ni le son de sa voix, ni son attitude, ni ses paroles. Elle sera *elle-même* et, par le contraste, paraîtra aussi originale que charmante. Elle éveillera forcément la sympathie : nous aimons instinctivement ce qui est *vrai*. On la regardera, on l'écouterà, avec curiosité, peut-être, comme une espèce aujourd'hui

perdue, mais aussi avec un intérêt bienveillant, comme essentiellement agréable.

Et savez-vous le secret de ce charme du naturel, de ce charme qu'on ne peut nier, qu'on subit malgré soi ? Il est bien simple : les femmes naturelles sont presque toujours des femmes oublieuses d'elles, ne s'inquiétant pas de l'effet qu'elles peuvent

produire, mais songeant aux autres, et s'intéressant tout franchement à ce qui les touche, ne les occupant pas d'elles-mêmes. Ainsi, l'oubli de soi est toujours, au fond de toutes choses, le secret de toutes les qualités et de tous les charmes comme de toutes les vertus.

M. MARYAN.

UNE PART DE BONHEUR

SUITE ET FIN



ELLE dansait et, sur son passage, l'on disait : « — Quelle est cette charmante fille ? — Quelle est cette mignonne qui se promène au bras de ce beau garçon ? — Le joli couple ! — Des étrangers, sans doute ? — Oh ! non, il n'y a qu'une Parisienne pour se mettre avec cette simplicité élégante ! »

Mais Thérèse n'entendait pas ce concert d'éloges, et si Jacques le devinait au mouvement des yeux et des lèvres, il se gardait d'en parler ; n'avait-il pas dit à Laghet que le plus grand charme de Thérèse était dans son ignorance absolue d'elle-même !

Quand ils eurent dansé un moment, ils se reposèrent en parcourant le vaisseau dont on ne pouvait voir d'un coup toute la transformation ; et Jacques sentait que la petite main appuyée sur son bras tremblait imperceptiblement. Il regarda Thérèse et fut rassuré ; sur son visage, il y avait toujours ce sourire si doux, si paisible, et si tendre lorsqu'il s'adressait à ses amis ; alors, sans doute, elle était fatiguée, et il la reconduisit auprès de sa mère.

Henriette y était avec M. Perrault et deux autres officiers qui attendaient debout devant elle, en causant.

— Venez donc vite, Thérèse, dit-elle en apercevant l'ambassadrice.

Et comme celle-ci se hâtait, elle lui dit, en se penchant vers elle avec un joyeux sourire :

— Ils veulent tous vous être présentés.

Puis tout haut, avec la gravité que comportait la situation, et en désignant les officiers :

— Monsieur Charles Perrault, Monsieur de Nicolaïs, Monsieur Penfentanio, — si bien que Thérèse subitement se trouva invitée, accaparée par une

nuée de danseurs. Qu'elle eût préféré !... mais elle n'en dit rien.

Cependant Jacques, qui lui aussi avait trouvé bien gênants tous ces marins, eut sa revanche vers la fin de la matinée, c'est-à-dire vers cinq heures.

Cette fois pour qu'on ne lui enlevât pas Thérèse, il lui proposa d'aller rendre leurs hommages au canon monstre qui dominait la passerelle de sa redoutable silhouette.

Ils montèrent et se trouvèrent à peu près seuls, les visiteurs se faisant rares à la fin du jour, sur ces hauteurs.

On avait relevé tout autour du vaisseau les tentures qui avaient préservé dans le jour des atteintes directes du soleil, et par ces mille ouvertures, on apercevait maintenant la mer où semblaient dormir les vaisseaux de l'escadre derrière le *Formidable*. La terre, sombre sous sa parure de feuillage, faisait encore ressortir les teintes d'une exquise douceur de ce tableau maritime, et Thérèse, appuyée contre la gueule du canon bourrée de fleurs, montrait du doigt à son compagnon tels coins, qui lui paraissaient plus dignes d'admiration.

Mais ce n'était pas au loin que se fixaient les yeux de Jacques, oublieux de l'endroit où il se trouvait, de la réserve qu'il s'était imposée depuis son arrivée chez sa mère ; il contemplait Thérèse, et celle-ci, se sentant tout à coup enveloppée de ce regard, se retourna pour lui faire face. Elle prit le bras de son compagnon, et lui dit d'une voix ferme :

— Allons-nous-en.

— Pourquoi ? lui demanda Jacques avec regret.

— Parce qu'il y a longtemps que nous sommes ici.

— Mais puisque *maman* le permet, dit-il avec une inflexion de tendresse enfantine et profonde tout à la fois.

Thérèse frissonna; pourquoi donc l'empêcher aussi de défendre son repos?

Elle n'eut pas le temps d'insister; un coup de fusil, parti des vergues, annonça le coucher du soleil: on amenait le pavillon.

Alors, tous se turent, les danses cessèrent, ceux qui étaient assis furent debout, et les orchestres entonnèrent l'hymne admirable qui fait battre les cœurs français: *Allons, enfants de la patrie!*...

Et lentement, le long du grand mât, descendait le drapeau tricolore, ce glorieux chiffon pour lequel étaient prêts à mourir ceux qui dansaient en souriant, aux pieds de Thérèse et de Jacques, sur le pont couvert de fleurs.

— Oh! la belle et grande chose! dit Jacques, tandis que, cédant à la prière de Thérèse, il la ramenait auprès de M^{me} d'Azir.

Hélas! tout a une fin: le jour, le plaisir, la danse et les tableaux magiques; après que le pavillon eut été amené, les tentures retombèrent et l'orchestre reprit ses valse les plus entraînantes. Mais les invités s'en allaient peu à peu; comme l'obscurité était venue rapidement, le vaisseau se trouva subitement illuminé par un cordon de gaz qui courait le long des bastingages, tandis que les autres navires de l'escadre envoyaient des projections de lumière électrique sur le *Formidable* et sur la rade.

Sous la nappe de lumière blanche, la mer resplendissait d'une lumière étrange qui semblait venir de ses profondeurs même; ce n'était ni le jour ni la nuit: quelque chose d'insaisissable et d'intraduisible.

La côte paraissait s'éloigner, fuyant sous le regard comme un mirage.

L'heure était venue de partir, et les canots qui s'éloignaient, baignés dans ces ondes de lumière fantastique, emportaient les hôtes de l'amiral, qui pouvaient maintenant admirer dans toute sa puissance le *Formidable*, sombre et terrible, avec sa gigantesque cuirasse percée des mille feux de sa parure de fête, tandis que les flots sonores apportaient l'écho mourant des derniers accords.

IX

Le lendemain, la mer était furieuse.

Le beau lac, d'abord ridé, peu à peu avait gonflé ses vagues et pris sa voix des mauvais jours, et le vent soufflait la tempête dans son sein.

Mon Dieu, la belle colère! L'eau s'était rayée d'émeraude et de violet sombre; elle marchait par grandes ondes qui venaient s'écraser contre les roches et rejaillir en écume éblouissante.

Là-bas, à la pointe de la presqu'île, sa colère est folle dans ces jours de révolte; elle veut monter tout en haut de la muraille de granit et elle jette sa poussière d'eau par-delà les jardins échevelés. La pleine mer est comme illuminée; toutes les faces

de ses vagues, qui se heurtent et se brisent, renvoient un rayon de soleil; de petites crêtes blanches moutonnent à la surface, c'est le grand troupeau de Neptune, que le dieu chasse de son trident, et excite de ses mugissements, au-devant de la tempête.

Toute la nuit, Thérèse avait entendu les plaintes du vent, qui faisait craquer la villa comme un navire désarmé; et cette brusque tempête dans un ciel sans nuages quelques heures avant, était bien l'image de sa vie à elle, subitement troublée par une rafale qu'elle ne pouvait ni repousser, ni mépriser. Son cœur était contre sa raison pour la première fois, et elle se sentait impuissante à démêler, dans le chaos de ses pensées, ce qu'il fallait faire pour sauver sa dignité et son repos.

Pauvre petite Thérèse! elle ne parlait pas de son bonheur; là, il n'y avait aucun doute pour elle; ce bonheur, elle le sentait tout entier entre les mains de Jacques, dans son sourire plein de force et d'affection, dans tout ce qu'elle voyait en lui de bon, de simple, de grand et de beau.

Depuis bientôt huit jours, elle vivait près de lui sur le pied d'une intimité fraternelle; mais ni Jacques, ni Thérèse ne s'y étaient trompés, et c'était bien l'amour, un pur et rayonnant amour, qui, dès la première heure, s'était emparé d'eux. Il y avait des mois qu'ils se connaissaient sans s'être vus, et la naïve Henriette, par ses lettres ou ses récits, avait singulièrement préparé, activé la rencontre de ces deux cœurs, parlant sans cesse de Jacques à Thérèse, écrivant à son frère tout ce qu'il y avait d'admirable dans le dévouement de la jeune fille et dans les souffrances qu'elle subissait avec une si douce et si inaltérable sérénité.

Ah! la sérénité de l'ambassadrice, comme elle était loin maintenant: voilà que Jacques et elle s'aimaient et que, aveuglée par son indolente bienveillance, M^{me} d'Azir les poussait inconsciemment l'un vers l'autre. « Maman le permet! » lui avait dit Jacques... Oui, certes, elle permettait, elle voulait qu'ils ne fissent qu'une famille par la concorde, la sympathie... Et puis après? se demandait M^{lle} Wolff avec angoisse... après, la séparation brusque et, pour elle, la honte d'avoir semblé intriguer pour se faire épouser.

— Oh! jamais! s'écriait-elle tout haut en étouffant ses sanglots dans son oreiller. J'aimerais mieux mourir!

Et c'était vrai. Thérèse avait un fond d'honneur qui ne pouvait transiger.

...Alors, partir maintenant!... Mais comment expliquer cette fuite?... Et puis, sa mère, qui la ferait vivre?... Thérèse avait-elle le droit de disposer ainsi d'elle-même? Ne devait-elle pas s'immoler de ses propres mains?... Eh! sans doute, et elle l'eût fait sans une hésitation si elle avait été seule en cause; mais Jacques n'en souffrirait-il pas autant qu'elle, et pourquoi le sacrifier aux autres?... Et elle recommençait à tourner dans ce cercle dou-

leureux d'où elle ne pouvait s'échapper sans une cruelle blessure.

Quand elle s'endormit, fort tard dans la nuit, une autre ombre menaçante se dressa du sein même de son sommeil. Philippe, le bossu irritable, méchant, qui maudissait la vie, regardait la jeune fille sans colère, lui souriait même et lui disait : « Vous avez été le seul rayon de lumière dans ma nuit, la seule joie pour mon cœur. Thérèse, avez-vous pensé à ce que votre victoire doit se payer ? savez-vous que toute ma soumission, c'est de l'amour, que toute ma foi réveillée c'est de l'amour ; et croyez-vous que je ne saurai pas défendre contre mon frère ce pauvre amour d'infirmes qui s'ignore encore, mais qui va s'éveiller, terrible, au moindre soupçon ? »

Elle poussa un cri rauque, ces cris de rêves qui révèlent l'agonie d'une âme, se dressa sur son lit et, le cœur battant d'effroi, répéta le nom de Philippe avec une horrible angoisse.

Et quand elle se rendormit, le jour apparaissait livide, une aube de tempête qu'aucun rayon n'éclairait.

Cependant, un peu de détente se fit dans l'esprit de Thérèse quand elle se leva quelques heures plus tard : le congé de Jacques allait finir, il partirait et l'oublierait sans doute... Restait Philippe. Mais, pensa-t-elle, en se rassurant peu à peu, le cauchemar de la nuit était-il plus qu'un cauchemar ? Déjà la jeune fille avait ressenti quelques craintes le jour où les deux frères s'étaient rencontrés pour la première fois sous ses yeux, et il n'en avait surgi aucune difficulté. Le malheureux Philippe ne savait que trop à quelle vie de solitude sa difformité le condamnait ; Thérèse elle-même ne lui avait-elle pas dit, en un jour de lutte décisive : « Ce que l'on refusera toujours de votre cœur ».

Allons, tout s'arrangerait peut-être, tout s'apaiserait, excepté son chagrin à elle ; mais c'était peu comparé au reste ; et, étouffant un dernier soupir, elle trouva le courage de sourire en rejoignant la famille, prisonnière du mauvais temps.

Ils étaient tous au salon quand Thérèse y entra, et les visages épanouis annonçaient une bonne nouvelle.

— Devinez, Thérèse, ce que nous venons d'apprendre ? Quelque chose qui nous fait bien plaisir, lui dit Henriette, sans lui donner le temps de fermer la porte.

L'ambassadrice, au lieu de s'épanouir avec sa petite amie, se sentit froid au cœur et dit sans hésiter :

— M. Jacques a une prolongation de congé.

C'était bien cela : une joie pour tous, une douleur pour elle.

Instinctivement, ses yeux se portèrent sur les deux frères, surpris d'une aussi brusque divination. Était-ce idée fixe chez la jeune fille, hasard, ou triste et inquiétante réalité ? mais il lui sembla qu'un nuage sombre avait passé dans le regard que

Philippe attachait sur elle et qu'aussitôt après, il reporta sur Jacques.

Ah ! celui-ci, du moins, était tout au bonheur ; il embrassait sa petite sœur, il embrassait sa mère, et ses yeux si expressifs laissaient voir combien il était heureux. Encore huit jours avec les siens... avec Thérèse...

On en parla longtemps ; on reprit la question sous toutes les formes, on ébaucha des projets, on bénit l'oncle ; puis Henriette, qui ne perdait pas une occasion de se remuer et d'agiter les autres, se mit à regarder par la fenêtre close, vit que la tempête montait toujours plus et pensa que ce serait bien beau à voir de près.

— Allons-y, maman ; veux-tu ?

— Certes non, s'écria la mère en frissonnant devant une semblable perspective.

— Eh ! bien, permets-nous d'y aller, Thérèse et moi.

— Tu es folle !

Quand M^{me} d'Azir disait à sa fille : tu es folle ! c'est qu'elle se sentait incapable de lutter plus longtemps ; Henriette le savait et sortit pour aller prendre un manteau.

Quand elle revint, elle apportait sur son bras la cape de Thérèse et un capuchon que celle-ci mettait le soir.

L'institutrice eut un regard sévère pour l'indépendante Henriette ; mais M^{me} d'Azir lui épargna la peine de formuler un reproche, en disant à sa fille :

— Ecoute, Henriette, je veux bien que tu ailles chercher un rhume là-haut, mais à condition que vous vous ferez accompagner de Jacques ; le vent est tel, que je serais inquiète si vous vous trouviez prises dans la tourmente.

— Je ne demande pas mieux, s'écria Jacques, qui, en effet, trouvait la promenade entre les deux jeunes filles tout à fait plaisante.

Et, encore une fois, Thérèse dut suivre le courant qui l'entraînait.

Ils partirent tous les trois pour le vieux Monaco ; Henriette s'appuyait au bras de son frère et donnait l'autre main à Thérèse, qui longeait le côté du mur pour s'abriter un peu, car elle était si mignonne que le vent n'aurait pas eu grand-peine à l'emporter, comme les plumes blanches des goélands, qu'on voyait tourbillonner au-dessus des vagues tumultueuses.

Tant qu'ils eurent l'abri des maisons ou celui de la montagne, cela put aller ainsi ; mais une fois en haut, à découvert, la tourmente les saisit avec une telle violence, que Thérèse dut accepter le bras robuste qui s'offrait à elle ; et tous les trois, riant de cette allure d'âne à deux paniers que Jacques soulignait avec sa verve et sa bonhomie d'homme heureux, arrivèrent enfin, à moitié suffoqués, sur la place d'armes.

— Aux canons ! cria Henriette, aux canons !... La vue y sera splendide.

Et ils se dirigèrent vers les vieux affûts de Louis XIV.

Elle avait raison, la petite; de cette extrémité du vaste quadrilatère, on embrassait d'un seul coup d'œil la pleine mer; et c'était un spectacle terrifiant de voir ces montagnes d'eau s'élancer vers le ciel comme pour le braver, puis venir s'abattre vaincues, mais toujours furieuses, contre le rocher, avec des mugissements de tonnerre.

— J'ai peur, finit par dire Henriette, en se serrant contre son frère.

Jacques voulut connaître l'impression de Thérèse; il la regarda et aperçut deux yeux brillant d'enthousiasme sous le capuchon de bure, tandis qu'elle abandonnait le bras de son guide pour lui montrer ces masses d'eau roulante.

— Jamais, dit-elle, je ne l'ai tant aimée.

Et elle s'avança seule pour voir de plus près.

Une rafale, la plus terrible de toutes, passait en cet instant sur la presqu'île, brisant tout ce qui lui faisait obstacle. Aux pieds de Thérèse, les grands pins maritimes se tordaient avec des craquements sinistres, et les palmiers échevelés agitaient au-dessus de leurs têtes ces branches souples qui, dressées et convulsées, ressemblent à de grands bras s'agitant en signe de détresse.

Elle n'eut pas le temps de détailler cette sublime lutte; le vent, qui déracinait les arbres et renversait les maisons, la prit soudain et l'emporta vers l'abîme.

Thérèse se sentit perdue; d'un geste instinctif, elle étendit les bras, et un nom, un nom aimé, monta de son cœur à ses lèvres; mais l'habitude de se dominer était si puissante en elle, que, même à cet instant terrible, elle eut le courage de se faire; ses lèvres ne la trahirent pas et elle s'en alla silencieuse à la mort.

Cela avait été si brusque et si violent, qu'elle touchait au bord de la plate-forme lorsque Jacques, qui s'était élancé à son secours, mais que gênait Henriette, cramponnée avec terreur à son bras, put saisir l'imprudente et la rejeter au pied du colosse de bronze qui, impassible, assistait à cette scène.

— Thérèse! Thérèse! dit le jeune homme hors de lui, en se penchant sur le visage défilé de la jeune fille; êtes-vous blessée, avez-vous quelque mal?

Du mal! elle, alors que c'était sa main à lui qui l'avait arrachée à l'abîme? Peur! quand il l'avait appelée par son nom?

Elle avait fermé les yeux et se sentait défaillir, mais c'était d'émotion et de bonheur... Un pâle sourire passa comme un souffle sur ses lèvres, et elle murmura, avant d'avoir rouvert les yeux:

— Oh! pardon de vous avoir fait si peur.

Henriette sanglotait, toujours pendue au bras de Jacques.

— Rentrons, je veux rentrer, disait-elle, affolée de terreur.

— Non, répondit Jacques, ton amie n'aurait pas la force de traverser la place en ce moment; ici, vous ne risquez rien derrière cet affût; aussitôt que le vent tombera un peu, nous gagnerons le côté du palais, et de là, par les petites rues, nous serons tout de suite à l'abri.

Ils s'assirent tous trois sur le sol en se donnant la main; la tempête mugissait autour d'eux, le ciel se couvrait de sombres nuages, tout était noir, effrayant, mais ni Jacques ni Thérèse ne devaient, dans l'avenir, se rappeler une heure plus douce, plus recueillie, plus pleine et plus heureuse.

Quand ils rentrèrent à la villa, ils avaient des airs préoccupés qui n'échappèrent pas à Philippe; il questionna avec insistance, et les enfants profitèrent d'un moment où M^{me} d'Azir n'était pas là pour raconter à l'infirmière le danger qu'avait couru Thérèse.

— Par ma faute, dit celle-ci avec componction, j'ai été imprudente...

Philippe ne dit rien, mais, pour la seconde fois, Thérèse, attentive à suivre ses impressions sur sa mobile physionomie, y saisit quelque chose de terrible et de profond qui lui sembla être de la douleur et peut-être de la colère. En cela, elle se trompait. Philippe, tout à l'enivrement de sa transformation, n'avait encore rien détaillé dans son âme si nouvellement ouverte; hélas! Thérèse put s'en convaincre dans le long tête-à-tête qui s'offrit à eux dès le lendemain.

Henriette, guérie pour quelque temps du goût des aventures, mais que le logis à haute dose exaspérait, demanda à Jacques de la conduire au concert.

Jacques ne demandait pas mieux, d'autant qu'il avait le secret espoir d'accompagner aussi Thérèse; mais, à la première ouverture, celle-ci déclara net qu'elle ne quitterait pas la maison de tout le jour. Aux pourquoi d'Henriette, elle répondit qu'elle avait besoin de repos.

De fait, elle était pâle, fatiguée, énermée de tant de courses, avec le poids caché des émotions qui allait sans cesse s'alourdissant sur son cœur. — Non, elle n'irait pas; et il fallut bien partir sans elle.

M^{me} d'Azir écrivait à son mari dans sa chambre, et Philippe restait seul avec la jeune fille dans le salon.

Voyant que l'ambassadrice déplaçait son ouvrage, qui n'avancait guère depuis quelque temps, il quitta sa place et vint s'asseoir à côté d'elle.

Thérèse l'accueillit par un sourire comme toujours, mais il parut au bossu que ce sourire n'était plus ce qu'il était autrefois.

Ceci le troubla:

— Si j'osais, mademoiselle, lui dit-il en hésitant un peu, je vous demanderais ce que vous avez.

— Moi? répondit Thérèse, jouant la surprise; mais rien, que beaucoup de fatigue. Convenez que,

depuis huit jours, nous menons une vie terrible; du plaisir sans trêve ni repos, cela tue, dit-elle en riant.

Philippe ne pouvait insister, mais il ne parut pas convaincu, et un long silence suivit les paroles qu'il venait d'entendre.

Thérèse, gênée par sa durée, le rompit en demandant au bossu s'il ne voudrait pas profiter du calme de cette heure pour lui dicter quelque chose.

— Je suis rompue d'avoir trop marché; mais si mes jambes sont lasses, mes doigts ont eu grandement le temps de se reposer et sont capables d'écrire, je vous assure.

— C'est moi qui ne suis guère en train de travailler, dit Philippe; j'aimerais bien mieux causer un peu.

Thérèse avait laissé tomber son ouvrage sur ses genoux, et le regardait, paraissant attendre ce qu'il avait à dire.

— Oh! pas comme ça! se récria Philippe. Si vous me dévisagez ainsi, comment voulez-vous que je trouve seulement un mot? Continuez à tirer vos fils, je tendrai les miens peu à peu, sans y penser; et alors, si vous voulez promener vos doigts de fée sur cette trame grossière, vous en ferez peut-être une dentelle de prix. C'est de cette façon que j'entendais causer avec vous.

Il souriait en parlant d'un air joyeux, n'excluant pas cette malice qui le rendait redoutable quand il était de méchante humeur.

— Savez-vous, dit Thérèse sur le même ton d'enjouement, que vous devenez tout à fait aimable; vous faites de la rhétorique, si je ne m'abuse.

— Je suis si heureux! s'écria Philippe, avec une sorte d'explosion passionnée qui fit tressaillir la jeune fille.

Elle le regarda avec stupeur, ne s'attendant certes pas à cette réponse.

— Vous êtes étonnée, continua-t-il; mais votre étonnement n'égale pas le mien; tout est nouveau, inconnu et merveilleux dans la transformation à laquelle j'assiste en moi, et dont personne ne peut deviner la puissance. Je vous ai écoutée et, peu à peu, j'ai compris; sous votre impulsion, ma méchanceté est devenue douceur; mon scepticisme, foi entière, absolue, vivante. Il y a longtemps que ce travail se poursuit en moi d'abord à mon insu, puis au grand jour de la paix reconquise. Mais, non, ne parlons pas de mes conquêtes; puisque le seul vainqueur, c'est vous. J'ai d'abord eu honte, et j'ai redoublé de malignité pour me tromper. Puis, peu à peu, la honte s'est fondue comme un brouillard, et voici que les lèvres me brûlaient de vous dire tout cela, de vous demander la cause d'une aussi complète transformation. C'est vous qui m'avez guéri; ne me direz-vous pas le nom du baume que vous avez appliqué sur mes plaies?

Et dans les beaux yeux sombres de Philippe, à

cette heure pleins de flammes, Thérèse lut la condamnation de son bonheur à elle.

Où, elle avait racheté cette âme, mais en s'en faisant l'esclave, et la rançon, c'était son amour immolé.

Elle resta courbée sur son ouvrage et ne répondit rien.

— Pourquoi vous taisez-vous? reprit Philippe, après un silence, pourquoi ne voulez-vous pas illuminer ma foi d'un de ces mots qui ont porté la lumière dans ma pauvre vie si sombre avant votre chère venue. Pourquoi, maintenant que je peux vous comprendre, ne rien me dire de ce qui me rendrait si heureux?

— C'est que ma science ne va pas plus loin. Je vous ai donné ce que j'avais, le reste ne m'appartient pas sans doute, répondit-elle, toute tremblante.

Il sourit de nouveau.

— Vous êtes plus riche que vous ne pensez, et je sens bien, moi, que tout doit me venir par vous. Mais sortons des généralités où cette conversation, si désirée par moi, se traîne depuis le commencement, et dites-moi pourquoi je me sens si heureux, si apaisé. J'ai d'abord supposé que c'était la récompense de mes efforts, de mon vouloir, et je me suis cru très méritant, me voyant très récompensé...

— Eh bien, mais vous aviez raison, s'écria Thérèse toute réconfortée par la pensée qu'il émettait là et où elle entrevoyait le salut pour elle comme pour lui.

— Non, je n'ai pas raison, et ce n'est pas cela, dit-il un peu découragé; en voici la preuve.

Thérèse étouffa un soupir, et de nouveau pencha sur son ouvrage son front soucieux.

— Non, je n'ai pas eu de mérite, puisque je n'ai eu aucune peine. Dans les commencements, lorsque le flot d'amertume bouillonnait en moi, je m'apprêtais à un grand effort pour le refouler. Peine inutile; de lui-même, il s'apaisait. Lorsque le doute me remplissait de désespérance et que j'étais prêt à maudire la vie, un souffle léger, pur, caressant, passait sur moi, et je croyais, je priais, j'aimais. Je me suis exposé aux risées des étrangers dans la foule, sans la maudire, parce que je ne sentais plus de honte; j'ai oublié tout ce qui pouvait me faire souffrir.

L'aiguille pesait aux doigts de Thérèse et ses yeux obscurcis se fixaient en vain sur son ouvrage; tout était ténèbres pour elle, hormis le secret que Philippe lui révélait inconscient. Ah! malheureuse, qu'avait-elle fait!... Pour le guérir, lui avait-elle versé un poison mortel... Et que dire à cet homme plus naïf qu'un enfant et si peu préparé au bonheur qu'il ne pouvait en démêler la nature? Mon Dieu! disait la pauvre enfant dans une invocation muette où elle mettait tout son cœur, j'étais de bonne foi, je croyais bien faire, ayez pitié de lui, ayez pitié de nous!

Lui continuait à chanter un hymne d'allégresse sur toutes les cordes de sa lyre ; il racontait ces transformations divines avec des détails exquis ; il s'étonnait de la visite de cet hôte mystérieux qui n'avait pas dit son nom en entrant dans son cœur ; et, en ce moment, il mettait au-dessus de toutes ses joies celle de dire à Thérèse ce qu'il n'avait jamais confié à aucune créature, et ce qu'il ne dirait jamais qu'à elle.

Et la jeune fille, muette, répétait tout bas sa litanie douloureuse :

— Ayez pitié de lui, sauvez-nous !

Un bruyant carillon fit expirer sur les lèvres du bossu les mots qui s'y pressaient en un si doux tumulte ; la grille d'entrée grinça, et, une minute après, Henriette rentra vivement au salon, furieuse de sa déconvenue : il n'y avait pas concert ce jour-là pour cause de répétition théâtrale !

Thérèse se sentit sauvée par ce contre-temps ; pour cette fois, elle évitait le danger d'un plus long entretien. Elle prétexta un redoublement de fatigue et rentra dans sa chambre, laissant Henriette prendre sa place devant le guéridon où elle travaillait l'instant d'avant.

Une fois enfermée chez elle, la tête dans ses mains, elle se mit à songer à la situation inextricable qui, cette fois, lui était révélée sans qu'il lui fût possible de conserver le moindre doute.

Jacques s'était trop avancé maintenant pour ne pas aller jusqu'au bout avant son départ ; c'était un jour ou deux de trêve, pas davantage, et alors de quel front se présenterait-elle à Philippe ; que dirait celui-ci ; quels reproches mérités ne lui adresserait-il pas lorsque, éclairé lui-même sur la nature de ses sentiments par l'annonce d'un mariage qui lui enlèverait Thérèse, il pourrait la mettre en présence de la douleur, de l'angoisse du désespoir qu'elle avait attiré sur lui ? Il y avait là un abîme de souffrances pour tous, et quelle que fût la solution, elle devait, en brisant le cœur d'un des deux frères, briser la vie des deux, et entraîner Thérèse, elle ne savait à quelle horrible immolation.

Il y avait des jours que ces alternatives creusaient un abîme aux pieds de la jeune fille ; maintenant, elle regardait avec horreur ce trou béant où allait s'engloutir son bonheur, et personne ne pouvait lui tendre la main, lui donner un conseil ; non, personne, sa mère était trop loin, pas d'amis en dehors de la famille d'Azir, pas un prêtre parlant sa langue et à qui elle pût confier ce secret de torture ; personne, rien. Mon Dieu, qu'elle était seule et abandonnée !

Et cependant, il fallait agir ; pour elle, voir le mal, c'était vouloir le conjurer ; que faire ? Partir. — Mais alors, elle sacrifiait Jacques à Philippe, et sans profit pour le bossu. Faudrait-il donc pousser l'abnégation jusqu'à épouser ce malheureux infirme ? Elle frêmit d'épouvante. Et cependant là devait être le devoir pour elle. Elle s'était fait aimer de ce malheureux ; elle devait réparer cette

injustice ; assez d'autres consoleraient Jacques dans l'avenir... Son cœur se révoltait, sa tête s'égarait ; elle n'y trouvait plus une idée saine, exacte, juste ; cependant, il lui resta assez de clairvoyance pour comprendre que, dans une pareille tourmente, elle n'était plus capable de s'orienter, et que le plus sage, pour l'instant, était de fuir. Une fois loin, elle réfléchirait, elle prendrait conseil, elle verrait plus clair, et elle serait moins accessible aux défaillances que la présence de Jacques suscitait en elle. Oui, il fallait partir.

Elle se leva, toute engourdie de souffrance et alla prendre son buvard sur la commode pour rédiger une dépêche à sa mère.

Sur le marbre blanc, un verre de cristal contenait encore les fleurs du carnaval de Nice. Les violettes s'étaient séchées comme le cœur de la pauvre enfant ; mais les œillets rouges s'épanouissaient, brillants et parfumés, avec des boutons qui craquaient dans leur calice vert.

Elle s'inclina pour baiser ces fleurs qui, pendant tout un jour, avaient reposé sur la poitrine de Jacques : c'était son adieu au bonheur.

Puis, les yeux secs, elle prit une feuille de papier et écrivit :

« M^{me} Wolff, 2, rue de l'Université.

« Rappelle-moi immédiatement par télégramme.

« THÉRÈSE. »

C'était la formule prévue d'avance entre la mère et la fille en cas de difficultés avec la famille. En l'employant, la jeune fille était sûre d'être comprise dans le sens qui pouvait le moins inquiéter sa mère.

Pendant que Thérèse s'armait ainsi contre le danger, Henriette était restée au salon avec Philippe, comme on l'a vu ; et Jacques, ayant constaté une détente dans l'atmosphère, était allé promener sa rêverie sur les hauteurs de la principauté. La petite sœur résolut de profiter de cette solitude pour parler avec Philippe d'une pensée qui lui tenait au cœur.

Elle tournait machinalement l'ouvrage de l'ambassadrice dans ses doigts inoccupés, et ses gestes un peu fébriles indiquaient une grande préoccupation de son esprit. De temps à autre, elle regardait son frère à la dérobée et ébauchait un mouvement comme pour parler ; puis, trouvant la chose plus difficile qu'elle ne le croyait d'abord, elle reprenait son travail d'écureuil et regardait du côté de la route en se mordant les lèvres.

— Le vent tombe, dit-elle à Philippe, pour ne pas rester muette.

— Je te ferai observer que c'est la quatrième fois que tu me fais cette remarque. As-tu donc l'intention de t'embarquer ce soir ?

— Oh ! non ; mais c'est que ma pensée est ailleurs.

Et prenant son courage à deux mains :

— Je voudrais te dire quelque chose de sérieux.
 — Sur ta poupée ?
 — Non, il s'agit d'amour.
 — Oh ! oh ! répondit Philippe amusé, est-ce que cela regarde Charles Perrault ?

Henriette rougit jusqu'aux cheveux et répondit d'un petit air bien humble :

— Non, cela ne regarde pas M. Perrault, mais bien Thérèse Wolff.

A ce nom, Philippe cessa de plaisanter ; il lui sembla même que les battements de son cœur s'arrêtaient soudain, et il changea de place pour se trouver dans l'ombre, tandis que sa sœur parlerait.

— Oui, continua Henriette, depuis quelque temps, je m'apercevais bien de quelque chose ; mais je ne savais pas au juste ce qu'il y avait. Je voyais que Jacques parlait plus vite et plus fort quand Thérèse était là, et que Thérèse devenait silencieuse quand Jacques se mêlait à notre conversation. Et puis notre frère va se promener au jardin quand tout le monde est couché, tandis que Thérèse fait des prières qui n'en finissent plus. Et encore beaucoup d'autres symptômes. Je commençais donc à me douter de la vérité, lorsqu'hier, sur la place d'armes, ça a été l'évidence pour moi. Quand le vent a emporté Thérèse, j'ai vu Jacques comme fou, me secouant pour que je lâche son bras ; je crois qu'il m'aurait jetée dans le gouffre pour la sauver. Et puis, si tu avais entendu de quelle voix il a crié : « Thérèse ! Thérèse ! » Et elle, les yeux fermés, souriante et presque évanouie de frayeur pourtant. Oh ! ils s'aiment, va, tu peux me croire, et c'est trop naturel, ils sont si bien faits l'un pour l'autre. Quelle joie pour nous ; elle ne nous quittera jamais, l'ambassadrice, elle sera notre sœur ; la langue me démangeait de te dire cela, mais il fallait en être sûre d'abord, pour que tu ne te moques pas de moi... Et puis, cela ne se fera pas tout seul. Thérèse est très fière, et si on ne lui ouvre pas la voie... J'ai pensé que tu pourrais beaucoup pour décider de la victoire...

Philippe voulut parler, arrêter ce torrent de mots qui coulaient comme de la lave sur son cœur ; mais sa voix s'éteignit subitement sous l'impression trop violente qu'avaient fait naître les paroles de sa sœur. Il voulut d'un geste impérieux lui commander le silence : ses bras sans force restèrent inertes le long de son corps. Ses yeux, démesurément agrandis, regardaient Henriette, mais ils ne voyaient plus, et un effroyable bouleversement se lisait dans les contractions de son visage.

La petite sœur avait parlé tout d'une haleine, regardant toujours le bout de ses doigts et tortillant l'ouvrage de Thérèse ; étonnée du silence du bossu, elle leva les yeux sur lui et se leva effrayée :

— Qu'as-tu, Philippe, qu'as-tu donc ?

Elle l'avait pris par le bras et le secouait avec terreur.

Il était resté sur un plateau une carafe et des verres ; elle se précipita de ce côté et versa de l'eau

dans son mouchoir pour lui en baigner les tempes.

— Oh ! Philippe ! Oh ! si j'avais su... Mon frère, mon pauvre chéri.

Le malheureux fit signe qu'il ne pouvait parler, tandis qu'elle continuait ses lamentations :

— Quel malheur ! Et moi qui ne voyais rien ! Je t'ai fait mal... Pardonne-moi, mon cher frère !

Comme elle pleurait en pressant dans ses bras la pauvre tête livide ! Comme elle se reprochait tout haut son égoïsme aveugle ! Quelle horrible crainte en le voyant en un pareil état !

Mais elle n'eut pas la pensée d'appeler au secours ; un secret instinct de délicatesse lui faisait sentir, malgré l'inexpérience de son âge, qu'il ne fallait pas donner d'autre témoin à cette lamentable agonie d'un cœur.

Le pauvre bossu, réchauffé par cette chaude tendresse, reprit peu à peu possession de lui-même ; ses traits perdirent de leur rigidité et, encore une fois, il essaya de parler ; mais cela lui fut impossible, la voix manquait, ses lèvres seules s'agitaient et Henriette devina à leur mouvement ce qu'il attendait d'elle : le silence sur cette scène terrible, le silence à jamais sur le secret surpris.

— Ne dis jamais à personne ce que tu as vu... Oublie... Je te confie le soin de ma dignité... de notre bonheur à tous... Conduis-moi dans ma chambre...

Voilà ce qu'il articula à la fin, et si bas qu'elle dut lui faire répéter chaque phrase.

Alors Henriette, lui donnant l'appui de son bras, le guida jusqu'à son appartement.

Mais, quand elle voulut l'entourer de nouveaux soins, il lui fit signe qu'il voulait rester seul ; et elle se retira, comprenant qu'il avait besoin surtout de silence et de repos.

X

Quand Jacques rentra une heure plus tard, la maison était silencieuse comme un tombeau. Il chercha sa mère et la trouva écrivant toujours à son mari.

Alors il chercha Henriette.

Henriette, bouleversée, s'était réfugiée chez elle et tâchait de reprendre assez de présence d'esprit pour dissimuler ce qui aurait trahi son frère.

Thérèse n'était pas non plus au salon, et quand Jacques voulut entrer dans la chambre de Philippe, la porte refusa de s'ouvrir : elle était fermée en dedans.

Il prit un livre, pour se donner une contenance, et s'en alla au jardin attendre sous une véranda qu'on s'éveillât dans la villa endormie, ne se doutant certes pas du drame qui s'y jouait à cause de lui ; son cœur, tout à l'espérance, ne concevait aucune appréhension.

Philippe, enfermé dans sa chambre, était resté

longtemps debout, immobile, semblant attendre, écouter, tel qu'un rêveur qui s'est levé de sa couche, endormi, sous l'impulsion de son rêve, sans en avoir conscience. Il percevait nettement tous les bruits familiers de la maison : Baptiste brossait des vêtements non loin de lui, et il comptait machinalement les coups de brosse ; M^{me} d'Azir avait toussé plusieurs fois ; Jacques s'était promené dans le corridor, s'arrêtant à toutes les portes ; tout cela avait frappé l'oreille du malheureux bossu, sans arriver à son intelligence ; il était ailleurs et ne pouvait délivrer sa pensée captive.

Tout à coup, un imperceptible bruit se fit entendre à l'extrémité du corridor ; puis un pas léger se rapprocha et contre son mur, le bruissement d'une étoffe de soie.

Ses mains alors se tordirent avec désespoir, et il se laissa tomber à genoux devant son lit, la tête cachée dans les courtes-pointes, pour étouffer le bruit de ses sanglots :

— Je l'aimais... malheureux, je l'aimais ; et, tout à l'heure, je lui demandais de me l'apprendre !...

C'était de l'amour, ma joie !... De l'amour, ma confiance... C'était elle, ma foi, ma lumière ; elle, toujours. Thérèse !

Et il restait enseveli dans cette affreuse découverte. Un à un, il reprenait les moindres incidents de ces six mois de bonheur. Il se voyait en lutte avec le sentiment nouveau qui s'était emparé de lui et l'avait peu à peu si complètement dominé, qui l'avait vaincu, attiré, transformé. Leurs causeries, leurs promenades ; et certains mots se détachant avec une netteté prodigieuse, comme ceux-ci auxquels la jeune fille avait attribué le magique pouvoir de le rendre heureux, en le faisant meilleur : « Pourquoi, lui disait la voix charmante, n'avoir pas mis la fierté de votre âme à regarder sans faiblesse le rôle que vous fait votre servitude vis-à-vis de votre corps ? » Et ceci : « Il faudrait vous dévouer, chercher l'apaisement dans le sacrifice... »

Peu à peu, de tous ces lambeaux de phrases qui se heurtaient dans son esprit jaillissaient quelques étincelles ; il souffrait certes autant, il était secoué, brisé, frappé à mort, il le sentait bien ; mais il entrevoyait la grandeur de son obscure immolation, il comprenait le sens des paroles de Thérèse, non plus comme il les comprenait avec son cœur entr'ouvert pour l'amour naissant, mais avec la haute et ferme volonté de s'élever dans la souffrance jusqu'au plus pur idéal chrétien.

Parfois, le vieil homme se révoltait tout à coup ; le rire strident qui faisait si mal à entendre s'étouffait contre les couvertures du lit ; et ballotté comme une épave, déchiré aux récifs, submergé par l'onde amère, il s'abandonnait : c'était trop souffrir !... Une seule joie dans toute sa vie et la perdre...

Mais alors, il lui semblait voir Thérèse penchée sur lui, murmurer en souriant : Non, pas la perdre,

mais la donner ; la donner à moi que vous dites aimer...

Où, c'était bien là qu'il allait, droit à l'immolation. Et il se relevait plus brave que le plus brave, généreux comme le plus aimant, pour retomber presque aussitôt au plus profond de sa misère.

Pourtant, la lutte donne la force ; Philippe voulait vaincre et demandait à Dieu le courage. Se rappelant qu'il avait été ingrat envers le ciel, — elle le lui avait dit un jour, — il voulait racheter tout en une fois ; il était de ces héroïques qui croient ne jamais faire assez quand ils ne font pas trop ; et à la fin, après deux heures de débats, de chutes, de blessures, d'indicibles souffrances, il se releva sûr de la victoire : « Chère aimée, dit-il dans son cœur, je ferai ce que tu as dit, je le jure, mais tu ne le sauras jamais : ce sera ma suprême félicité. » Et il voulut effacer les traces de la souffrance sur son visage bouleversé.

Mais la lutte avait dépassé ses forces, la parole d'Henriette l'avait tué et, lorsqu'il essaya de se tenir debout, un vertige le prit, il retomba sur une chaise, anéanti, un flot de sang jaillissant de sa poitrine déchirée.

La villa était toujours silencieuse et paisible. M^{me} d'Azir, restée chez elle après la fermeture de son courrier, regardait les hirondelles voler autour de la fenêtre.

Henriette, rassurée par la tranquillité absolue de son frère, ne l'entendant ni marcher ni se plaindre à travers la muraille, commençait à croire qu'il se résignait ; elle était trop jeune, trop inexpérimentée pour comprendre certains côtés poignants de sa douleur ; et, pour calmer son émoi de lui avoir ouvert les yeux, elle pensait qu'un jour ou l'autre il aurait tout appris, et qu'il valait encore mieux qu'elle fût seule à savoir son secret.

Quant à Thérèse, que Philippe avait entendue passer devant sa porte, elle se dirigeait alors vers le jardin, guettant la minute où elle pourrait s'échapper et porter sa dépêche au télégraphe.

Jacques, toujours sous la véranda, persistait à y demeurer avec la presque certitude d'y être rejoint par la jeune fille qui y venait tous les soirs à cette heure. « Alors, pensait-il, je lui ouvrirai mon cœur, je lui dirai combien je l'aime, et nous nous fiancerons dans ce petit coin perdu, en face de cette mer qu'elle aime tant, et sous ce ciel béni qui me la réservait. »

Mais Thérèse, qui l'avait aperçu, ne venait pas, et quand, las d'attendre, Jacques rentra enfin, il était trop tard pour que la jeune fille pût sortir seule. Thérèse, toujours entravée dans ses moyens de défense, dut remettre son envoi au lendemain matin.

A cette heure, un violent coup de sonnette parti de la chambre de Philippe vint faire tressaillir toute cette famille déjà agitée par tant de graves, joyeuses ou déchirantes pensées.

Hélas ! qui donc pouvait prévoir l'horrible chose ?

Philippe, la veille si bien remis, si gai, si transformé par la guérison, gisait presque sans vie, étreint par le mal terrible qui, une première fois, avait failli l'enlever; il avait eu la force de presser le bouton de la sonnerie à portée de sa main, puis s'était abandonné, n'ayant plus la faculté ni de penser ni de souffrir, et on le trouva évanoui.

Quel trouble, quelle agitation, que d'angoisses entra de ce lit du pauvre bossu! Thérèse, se souvenant des prescriptions du docteur Deschamps, l'entourait de ses soins intelligents, aidée de M^{me} d'Azir; mais Henriette, farouche, désespérée, refusait d'entrer dans cette chambre, et les yeux secs, l'âme torturée, se disait tout bas: « Je l'ai tué. » — Jacques courait après un médecin, envoyait un exprès au télégraphe de Monte-Carlo pour faire avertir son père, et Philippe, de plus en plus pâle, semblait prêt à expirer.

Il ne revint à lui que beaucoup plus tard, et sa première pensée fut pour sa sœur.

— Henriette? demanda-t-il, en la cherchant des yeux.

Thérèse courut la prévenir, et la pauvre enfant entra comme une coupable. Philippe la regarda en essayant de sourire, puis il lui fit signe de se pencher vers lui, et, bien bas, lui dit :

— Ne pleure pas; j'étais condamné..., ce n'est pas toi qui m'as tué..., une chute dont je n'ai pas parlé; ce n'est pas toi... garde mon secret toujours.

— Vous parlez trop, lui dit doucement Thérèse, en s'approchant de lui.

Il la retint par la main, et ajouta encore, s'adressant à sa sœur :

— ... Toujours, n'est-ce pas ?

Henriette, suffoquée par les larmes, fit signe qu'elle obéirait, et se sauva, ne pouvant supporter cette vue de la mort si proche.

Jacques rentrait à cet instant; son frère l'appela.

Et quand il tint sa main dans la sienne, il la joignit à celle de Thérèse, et leur dit :

— Embrassez-moi tous les deux, mon frère, ma sœur. Moi, je ne le peux plus, mais je vous aimerai jusqu'à la fin... Maman, ajouta-t-il en appelant sa mère d'un signe des yeux, donne-moi cette joie de les savoir heureux avant mon départ. Dis à notre père que c'est mon dernier vœu.

Telles furent les fiançailles officielles de Thérèse Wolff et de Jacques Duplay-d'Azir. La nuit fut paisible, le malade sembla reprendre quelques forces, et Thérèse dut enfin, pour céder aux prières de Jacques, aller prendre un peu de repos. Quand elle rentra dans sa chambre, dont les fenêtres étaient restées ouvertes par mégarde, elle fut frappée du jour étrange qui éclairait son petit intérieur, au sortir de l'obscurité de l'appartement du malade, où une veilleuse seule brûlait près du lit.

Elle pensa que c'était le clair de lune, et s'approcha pour regarder ce paysage de nuit qui lui

rappelait, à elle aussi, de si doux instants. D'ailleurs, comment dormir avec les pensées dont son cœur était plein? Il y avait à peine quelques heures qu'elle n'entrevoyait aucune issue à la situation douloureuse où l'avaient placée les événements; elle sentait encore dans sa poche la feuille écrite à sa mère, quand elle ne voyait plus que la fuite pour échapper au danger, et voilà que Dieu, tout à coup, frappait à côté d'elle ce coup terrible qui tranche les nœuds, enchaîne ou délivre, disjoint et unit. Philippe, l'obstacle, était devenu tout à coup le trait d'union; c'était lui qui avait réuni sa main à celle de Jacques. Était-ce bien vrai!

Elle s'assit devant la fenêtre et regarda au loin. Ce qu'elle vit, comme ce qu'elle sentait en elle, lui donna l'impression du rêve. C'était bien le jour qui se levait, mais un jour étrange, fantastique. Il n'y avait plus ni mer ni ciel, mais une brume éblouissante de blancheur que des rayons d'argent traversaient comme des flèches; un silence non moins étrange, un silence de mort planait sur terre et sur mer, et tandis que la flottille habituelle du port restait ensevelie sous ce suaire humide, un blanc navire entraît à toutes voiles, glissant comme un fantôme dont il avait les contours indécis et la couleur étrange; et malgré la brise qui gonflait ses voiles, pas un souffle d'air n'agitait cette nappe éblouissante où il se balançait, en avançant toujours. Bientôt, il sembla à Thérèse qu'elle pourrait le toucher en étendant la main; sous le jeu de la lumière, il avait pris des proportions colossales; ses voiles se perdaient dans l'infini du ciel.

Thérèse, épuisée par les émotions de la veille, fascinée par ce tableau étrange, était épeurée en le contemplant, et y voyait l'image de son bonheur insaisissable, elle ne pouvait en détacher ses yeux, et pourtant sa pensée était ailleurs. Elle songeait à Philippe, à ce qu'elle avait cru comprendre de son âme et qui contrastait si complètement avec ce qu'il en laissait voir aux portes de la mort. Elle cherchait à percer ce mystère, ayant par instant un vague sentiment de la réalité. Mais non, il ne l'avait jamais aimée que comme une sœur, et elle serait la plus heureuse des créatures s'il n'était pas là, à deux pas, mourant à l'heure où il eût été si doux de l'aimer davantage.

— Oh! quelle vie apaisée et heureuse je lui eusse faite, pouvant maintenant lui laisser voir le fond de mon cœur et la place qu'il y occupe, sans danger, sans crainte d'aucune sorte. Pauvre Philippe! pauvre frère, si je pouvais le guérir!...

A cet instant, le rideau de vapeurs se déchira brusquement, ses lambeaux se balancèrent, indécis, jusqu'à ce que la brise du matin les prit et les emportât dans le ciel.

Alors la Côte d'azur apparut, radieuse, sous les premiers baisers du soleil; les flots clapotaient doucement, les goélands se laissaient rouler par les petites vagues, et, dans la rade, un yacht blanc

jétait l'ancre, tandis que son équipage saluait le jour en chantant.

Thérèse s'était endormie sur sa chaise, de ce sommeil lourd et cruel que nous laisse parfois la douleur; elle y resta longtemps, et ce fut la voix de Jacques qui l'en tira brusquement.

— Thérèse, disait-il, venez, Philippe vous appelle.

Et il ajouta des larmes plein la voix :

— Ma pauvre aimée, c'est la fin, venez.

Pourtant, ils n'entrèrent pas aussitôt dans la chambre du mourant; le prêtre, appelé, y était encore; il donnait le pardon suprême.

— Mon frère, dit-il en finissant, pardonnez à ceux qui vous ont fait souffrir.

Philippe sourit sans répondre, et il aperçut, dans la porte qui s'ouvrit, Thérèse donnant la main à son fiancé.

Le sourire ne s'effaça pas de son visage émacié; il ne put parler, mais ses regards restèrent fixés sur Thérèse; ils la suivirent, tandis qu'elle s'approchait de lui, et quand elle s'agenouilla au pied de son lit, il poussa un grand soupir; il était mort!

Mort sans se trahir, sans se plaindre, s'effaçant volontairement du souvenir de celle qu'il aimait, lui, l'irascible, l'orgueilleux.

Une année a passé sur cette douleur. Jacques et Thérèse se sont mariés après cette année de deuil, et Henriette était demoiselle d'honneur, sous la protection de Charles Perrault, attaché au ministère de la marine depuis quelques mois.

Dans le public, on a été un peu surpris des larmes abondantes qu'elle a versées pendant la cérémonie; « le souvenir de son frère sans doute, ce malheureux infirme qui est mort de la poitrine à Monaco, — une délivrance pour tout le monde du reste », disaient les bonnes amies en se rendant à la sacristie.

Sur la dernière tombe à droite, dans le cimetière de marbre blanc qui regarde la côte d'Italie et où Thérèse a prié un soir où Philippe l'avait fait pleurer, ce jour de noces précisément, on est venu déposer une grande couronne de fleurs d'orangers, de roses blanches et de fleurs de passion, souvenir de la mariée au pauvre bossu.

C. DE LAMIRAUDIE.

FIN

LE MAL DU PAYS

*Au petit jour, quand le coq chante,
Au bon sommeil je dis adieu.
La maison dort... Pauvre servante,
Dans l'âtre, j'allume le feu.*

*L'eau qui bout pleure sur la braise,
Le feu danse clair et joyeux;
Je reste assise sur ma chaise
Et j'ai des larmes plein les yeux.*

*Le soleil luit, la plaine est verte,
Et je me sens triste à mourir,
En voyant par la vitre ouverte,
Les cerisiers prêts à fleurir.*

*Toute la nuit, comme une image
Tremblante en un lac endormi,
J'ai vu les fleurs de mon village
Et les yeux bleus de mon ami.*

*Mes pleurs tombaient comme la pluie,
Les coqs dans la grange ont chanté;
La chère image s'est enfuie,
Et mon chagrin seul est resté.*

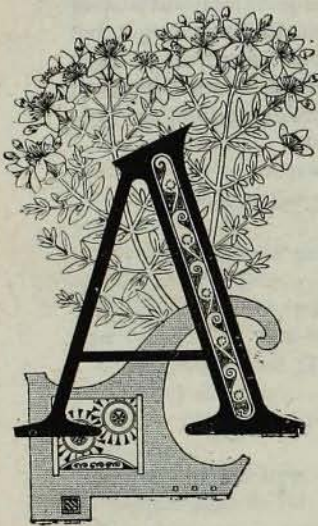
ANDRÉ THEURIET.



SAINT-MICHEL-EN-GRÈVES

SUITE

IX



SON réveil, Yvonne a un moment d'étonnement, sinon de trouble. Certes, il lui arrive souvent de rêver, comme cette nuit, du passé, de le revivre, de s'y croire encore. Mais toujours alors quel vide et quelle amertume quand elle se réveille à la réalité!

Tandis que ce matin... ce calme, cette sensation de repos dans tout son être... Que s'est-il passé?...

Rien, pourtant... Alors, quoi?...

Vaine agitation. Vaines recherches... L'heure sonne et, bien vite, elle se lève pour la messe matinale.

L'herbe, toute humide de rosée, s'irise sous le soleil; un oiseau chante dans le ciel bleu. Jamais, depuis si longtemps qu'elle fait chaque matin ce trajet solitaire, jamais Yvonne ne s'est senti le cœur aussi léger.

Comme de coutume, en sortant de l'église, elle traverse le petit cimetière pour s'arrêter sous la haute croix de marbre. Mais sa station sera brève ce matin, car elle se rappelle que des ouvriers l'attendent : quelques réparations, une modification des écuries projetée depuis longtemps avec Henry... Hélas! que c'est fastidieux et pénible d'avoir à se décider seule pour tout, maintenant!... Si elle profitait au moins de la présence de Roland?... Il saurait très bien lui organiser cela, et elle sent qu'il ne demandera pas mieux.

...Des pas ont foulé avant elle l'herbe humide; on en suit la trace jusqu'à la grille, qu'elle ouvre pour s'agenouiller sur la tombe.

Cela ne peut être que lui!

Mais venu ici, déjà, à cette heure?... Comment y aurait-il pensé? Elle en est sûre; cependant. Osera-t-elle lui demander si l'instinct de son cœur à elle l'a trompée?

A l'entrée de la grande avenue, elle l'aperçoit assis, adossé à un arbre, son album sur les genoux. Lui aussi l'a vue et vient vivement à sa rencontre.

— Déjà en courses?

— Et toi, déjà à l'ouvrage? Ce n'est pas à dire, j'espère, que tu aies trop mal dormi sous mon toit? Vrai! as-tu à peu près ce qu'il te faut?

— C'est une des meilleures nuits de mon existence tout entière. On y est trop bien, sous ton toit.

Yvonne feuillette l'album :

— L'église? Quand as-tu croqué l'église?

— J'y suis entré un instant ce matin.

— Et d'où l'as-tu croquée?

Elle connaît si bien cet aspect : cela ne peut être que d'une place entre toutes.

Leurs regards se rencontrent et se fixent l'un dans l'autre. Il lui prend la main :

— Je n'ai pas connu ceux que tu as aimés. Mais je tenais à connaître la place où tu vas chaque matin prier pour eux.

La petite main se dégage, après une légère pression. Ils marchent silencieux côte à côte.

— A quelle heure part-on pour Saint-Michel-en-Grèves? demande tout à coup Roland.

— Nous avions dit : à dix heures. Avec Marthe et les enfants, tu peux être sûr qu'il sera plus près de onze heures que de dix. As-tu une minute à me donner d'ici là?

— Toutes les minutes que tu voudras. Une fois pour toutes, sache-le, de quoi qu'il s'agisse.

Pourquoi ne rit-elle pas comme Marthe quand Roland lui dit qu'il l'adore?

Ils sont arrivés dans la cour des communs. Les ouvriers attendent; on entre en conférence.

Tout à l'heure, au moment où ils dépassaient la maison, le bruit d'un volet leur a fait machinalement lever la tête; ils n'ont rien vu. Marthe s'est vivement rejetée en arrière; elle les suit maintenant du regard :

— Oui, cela ferait très bien... Pourquoi Yvonne ne voudra-t-elle pas?... Et elle ne voudra pas! Et lorsqu'elle ne veut pas!... Oh! ces natures douces et timides, quand elles se mêlent d'être entêtées, rien à faire!

— Qu'est-ce que tu as donc, maman, ce matin?

Marthe s'aperçoit qu'elle parle toute seule, qu'elle s'agite dans le vide, qu'elle n'est plus du tout à la grande question qui absorbe exclusivement sa nichée : la partie de Saint-Michel-en-Grèves.

— Allons, allons, les enfants, on sera tout de même prêt à l'heure.

— C'est parfait, il n'est que onze heures moins le quart!... dit Roland en tirant malicieusement sa montre, au moment où le break démarre enfin de Loguidy.

On a emporté de volumineux paniers de provisions, car il est notoire que, à l'auberge de Saint-Michel, on trouve tout au plus de quoi faire une omelette. On ne lui demandera donc que cela, avec l'hospitalité de la salle à manger pour se reposer un peu du grand soleil.

La « Lieue de Grève », découverte par la marée basse, s'étend presque à perte de vue le long de la côte comme vers la mer, qui ne commence que très loin, en longues bandes d'un bleu étincelant, strié de vert et de lilas. Deux bras de côtes verdoyantes s'avancent vers le large et dessinent, dans la nappe éblouissante, la vaste baie au fond de laquelle se dresse le haut clocher, tout droit au-dessus du cimetière en bastion, des souterrains murés, anciennes prisons d'Etat : Saint-Michel-en-Grèves.

Dès l'abord, malgré l'aveuglement de la lumière du midi et la monotonie des sables, Roland a été séduit.

Cette monotonie même des grèves lui semble d'une poésie infinie.

— Tu verras ce que ce sera ce soir, au retour, à notre heure, avec plus d'eau et moins de soleil.

Pour attendre leur heure, ces trois amateurs des effets du soir franchissent la « Lieue de Grève » d'abord sur la route qui suit la mer, en corniche; puis, après une halte dans la verdure et de longues conversations à l'ombre de la petite chapelle de Saint-Efflam, on revient à pied sur le sable, toutes les petites jambes nues courant dans le flot qui monte.

...De grandes bandes rouges se forment dans le ciel; le vent s'est levé avec la marée; la mer foncée s'est frangée d'écume...

Ils sont toujours là, tous absorbés : les enfants par leurs jeux sur la grève, les trois autres par leur admiration méditative sur le bastion du cimetière.

Marthe et Yvonne sont entrées dire leur chapelet dans la vieille église au clocher si droit; Roland les y a suivies un instant.

Depuis que le soleil a quitté les vitraux, la petite lampe brille plus claire et le vent chante de plus en plus haut. C'est comme un orgue magnifique que roule, siffle et gronde la grande voix du ciel.

Par moments, c'en est impressionnant : on croirait que l'église et sa flèche vont être enlevées.

Enlevées par les chocs d'en haut !

Et l'attaque se complète en bas, quand la mer pleine arrive à battre contre le mur.

Ce n'est plus la grève que domine le cimetière, en terrasse verdoyante devant l'église : c'est dans la mer même qu'il s'avance et surplombe; et les lames qui se brisent sur la haute maçonnerie de ses assises, rejaillissent en fusée jusqu'au milieu des tombes.

Le ciel resté de son bleu limpide; la mer devenue indigo et floconnée d'argent; le vent si pur et si impétueux qui souffle du large et trempe d'eau salée l'humble petit champ des morts... Oh! qu'il ferait bon dormir là!

— Oui, là! dit Roland. A l'extrême pointe en avant de l'église et face au large!

— Si tu veux, nous t'y promettons notre visite. Tous les ans, tu peux compter au moins sur un pèlerinage.

— Alors, le bonheur sera complet. Marquons bien la place; je vais parler au recteur.

— C'est fait! dit-il, quelques instants après en sortant du presbytère.

— Farceur! As-tu seulement parlé à quelqu'un? Et qu'as-tu pu raconter?

— Farceur tant que tu voudras!... Je dormirai ici. Et l'embrun généreux et vivace remplacera l'eau bénite que l'on versera peu et les larmes que l'on versera moins encore sur ma tombe...

...Partir, déjà partir! Encore une journée d'envolée! Nous étions si bien là!...

— Où ne sommes-nous pas bien ensemble?...

X

D'un accord unanime, en rentrant de Saint-Michel, on a décidé de passer encore vingt-quatre heures à Loguidy.

Ils s'y trouvent tous si bien qu'ils ne se sentent plus pressés de rentrer à Trégastel, où va d'ailleurs expirer la permission de Roland.

— Déjà! ne cessent-ils de répéter tous.

— Hélas! j'étais trop heureux; cela ne pouvait durer... Jouissons au moins de notre reste, et tâchons d'écarter jusqu'à la dernière limite cette idée de fin qui assombrirait tout... Le soleil est si beau et si gai ce matin!...

Ainsi Roland, levé de bonne heure, songeait devant ses deux fenêtres larges ouvertes sur la fraîcheur des bois.

Avant de guetter le départ d'Yvonne pour la messe, il a déjà terminé son aquarelle, bien installé là sous la brise matinale, devant le ciel bleu, les grands arbres et les oiseaux qui chantent.

Oh! oui, que l'on est bien ici!... trop bien!

Cette chambre même, qu'il n'occupe que depuis quarante-huit heures, lui semble le *home* le plus connu, le plus confortable, le plus personnel qu'il ait jamais habité. Il sourit en pensant combien tout, en lui, jusqu'à ses moindres manies, tout s'y trouve satisfait.

On pense pour lui aux moindres choses : encore cette nouvelle provision de cigarettes sur sa cheminée!... Ne semble-t-il pas qu'une fée bienfaisante le suive et sache pourvoir à tout?

Sa boîte à couleurs, ses pinceaux, qu'il avait oubliés en désordre, la veille, il ne sait trop où,

ne vient-il pas, dès qu'il les a désirés ce matin, de les trouver revenus, comme par enchantement, là, sur sa grande table, bien en ordre, avec un verre d'eau limpide à côté de la palette?...

Il pense et repense à toutes ces choses, et à bien d'autres encore, en descendant vers le bois, vers l'ancienne percée où Yvonne lui a demandé de l'attendre pour décider ensemble quelques grands ébranchages à effectuer.

Il soupire tout à coup, et s'arrête :

— C'est meilleur encore qu'à Trégastel, tout cela ! Pourquoi ?...

Ce n'est pas la première fois que ce « pourquoi ? » lui monte aux lèvres ; mais, de parti pris, il l'a toujours rejeté.

Lui, Roland, l'original, le sauvage, le sceptique, le vieux garçon... Allons donc ! Que s'imaginerait-il, par hasard ?...

Il rêve !... et veut rire. Mais cette phrase de Schumann se fredonne en obsession à son oreille et à son cœur :

Mon Dieu ! si ce n'est qu'un rêve,
Que je ne m'éveille plus...
Puisse-je, avant qu'il s'achève,
Mourir du bonheur des élus !...

Il est arrivé à la percée : personne encore. Il s'étend donc sur l'herbe et, la tête relevée sur son coude, continue sa méditation :

— Oui, jusque-là, ils n'avaient pensé à rien ; ce n'étaient que les trois inséparables de la première enfance, tout à la franche gaieté du revoir ; les plaisanteries joyeuses, les bons fous rires, la plus fraternelle intimité.

Tout doucement s'est greffé là-dessus quelque chose de plus suave encore... Qu'est-ce donc ?

... On a marché dans le bois ; Roland se relève vivement. Un jeune garçon, les cheveux roux ébouriffés, l'air naïf, s'avance, la hache sur l'épaule. Il va dépasser, sans le voir, Roland, qui, lui, le considère avec attention :

— Yvon ! N'es-tu pas Yvon, de Kerguirec ?

— Oh ! vous, monsieur Roland, je vous reconnais bien aussi. Je désirais tant vous voir ! Oui, c'est moi, l'Yvon de la Vieille Soisic, de Kerguirec, pour vous servir, et le filleul de M^{me} Yvonne. Au moment de son mariage, elle m'a amené ici comme jardinier, et tout ce que je demande au bon Dieu, c'est de rester chez elle jusqu'à ma mort.

— Tu ne regrettes pas trop notre Morbihan ? Et ta mère ?

— Que Dieu ait son âme ! Je n'ai plus personne des miens, monsieur Roland. Et sans M^{me} Yvonne, j'aurais bien été moi-même les retrouver dans l'autre monde. Personne ne peut savoir ce qu'elle a été pour moi quand j'avais cette méchante vérole, et que tout le monde me fuyait. Aussi, qu'elle me commande d'aller me jeter dans le feu ou dans la

mer, vous verrez, monsieur Roland, si je bondirai pour obéir !

Roland prenait plaisir à causer avec ce garçon et à l'écouter redire son culte naïf. Tout à coup, une voix qui les fit diversement tressaillir résonna dans le taillis. Yvonne approchait en chantant.

Yvonne, chanter !... Roland se sentait tout doucement ému, comme si cette quiétude, qu'il devinait au cœur de la jeune femme, c'était lui qui la lui avait versée tout entière.

Elle se tut et rougit légèrement en venant à lui.

— Tu es là depuis longtemps ? Je t'ai fait attendre ?

Yvon, déjà, s'était sauvé, tout confus d'être surpris flânant, et d'en avoir tant dit. Il s'excusait encore que, avec l'agilité d'un singe, il avait déjà gagné les hautes branches.

Yvonne et Roland s'approchèrent lentement du massif d'arbres à percer ; la hache criait dans le bois dur, et de lourdes ramures commençaient à s'affaisser sur le sol. Le ciel bleu se découpait de plus en plus large entre les arceaux de verdure. Tous deux, la tête levée, suivaient avec intérêt, désignant quelque branche plus à droite ou plus à gauche à entamer ; mais ce n'était, certes pas de l'intérêt seulement que ce même sentiment si vrai, si franc et si tranquille qui se lisait sur leurs deux visages profondément heureux.

Ils se taisaient ; les instants filaient vite, et le bois et le feuillage s'entassaient drus autour d'eux.

Yvon passait d'arbre en arbre, la hache en main, s'élevant toujours. Quand il s'arrêta, la percée s'ouvrait large et lumineuse, encadrant de deux murailles d'un vert sombre l'azur du ciel et les pentes verdoyantes jusqu'au ruban argenté de la rivière. Le jeune garçon examina la vue qu'on lui avait recommandé de dégager jusqu'à la mer.

Comme, dans ces hauteurs, rien ne le gênait plus pour découvrir le vaste horizon bleu, il jugea sa besogne terminée et, glissant sa hache dans sa ceinture, commença à descendre.

Il n'entendait pas Roland et Yvonne qui lui criaient de s'arrêter, de remonter couper l'énorme rameau qui, d'en bas, interceptait encore la vue.

Quand il comprit, enfin, il retourna, étonné, chercha, tailla, sans arriver à trouver le point voulu.

— Il faut y renoncer, fit Yvonne en souriant. C'est dommage ! Nous ne pouvons guère, cependant, lui mettre nous-mêmes le doigt dessus.

Elle n'avait pas fini sa phrase que Roland, habit bas, détendu comme un ressort, avait bondi aux premières branches, et continuait à s'élever avec une vertigineuse rapidité.

— Roland ! Roland !... je t'en prie !

— N'aie pas peur : c'est mon métier de mousse.

Il était arrivé dans les cimes fléchissantes et se sentait comme grisé par son ascension folle et par le grand balancement du feuillage.

— Quelle belle vue, Yvon ! Et qu'on est bien ici !

C'est là-bas, tout au bout, mon garçon, qu'il faut aller donner un coup de hache.

Loin, surplombant le vide, Yvon s'avance sur le bois flexible, les bras étendus au-dessus de sa tête pour chercher un point d'appui sur la branche à abattre. Mais, avant le nœud où il doit porter la hache, il est obligé de s'arrêter, sa petite taille ne lui permet plus de suffire à l'écartement des ramures.

— Reviens, commande Roland.

— Oui, oui, descendez tous les deux, je vous en prie. Je ne veux pas qu'on essaie cela, s'écrie aussitôt Yvonne, toute heureuse de penser que l'on y renonce.

... Le temps de baisser la tête et de la relever au bruit sec du fer mordant le bois : Ciel, quel est ce cauchemar ? et quel vertige la prend ?...

— Roland, je t'en supplie...

Mais les paroles expirent sur ses lèvres, et elle glisse, à genoux, dans les fougères.

Son regard reste rivé vers le ciel, où se découpe la grande silhouette du jeune homme à ces hauteurs qui donnent le vertige.

Et comment tient-il ainsi, si loin du tronc, si loin dans le vide, entre la branche mobile où posent ses pieds et celle où il s'accroche d'une main pour frapper de l'autre à coups redoublés ?

— Roland ! je vous en supplie !

Les coups se suivent violents et répétés, dominés tout à coup par un craquement formidable, puis un long froissement de feuilles, et la sonorité sourde d'un corps lourd qui s'abat sur le sol.

Yvonne, éperdue, a vu fléchir la cime entière de l'arbre, et Roland disparaître dans l'effondrement du feuillage.

Un cri strident s'échappe de ses lèvres.

... Un cri qui résonne jusqu'au fond de l'âme de Roland, toujours accroché, lui, dans le vide, à la haute branche de l'arbre.

L'immense masse de bois et de feuilles qui s'est effondrée, quand le tronc a cédé sous le fer, a manqué entraîner le jeune homme, brisant sous ses pieds la branche même qui lui servait d'appui. Sa poigne vigoureuse l'a sauvé. Malgré la secousse, ses mains n'ont pas lâché prise.

Un rétablissement à donner le vertige à un gymnaste de profession, et il se retrouve en sûreté dans la solide ramure du centre où l'attend Yvon. Bien vite, il descend, il est auprès d'Yvonne, qui revient à elle, toute honteuse de son cri d'angoisse.

Marthe accourt, affolée :

— Ce n'est rien, ce n'est rien, lui crie Roland, c'est moi le coupable.

— Très coupable, en effet, continue Yvonne. Vois-tu cet arbre entier par terre ? Tout cela est tombé de l'extrême sommet ; et Roland et Yvon étaient au milieu. Je les ai crus morts *tous les deux*. Comment se sont-ils tirés de là ? Dieu seul le sait !

En rentrant réparer, avant le déjeuner, les désordres plus ou moins graves de sa tenue, chacun médite sur ce qui l'a frappé davantage dans la scène du matin.

Marthe a saisi ce *tous les deux*, sur lequel a insisté sa sœur comme pour donner le change, alors que, manifestement, Roland tout seul avait été en danger. Pourquoi n'avoir pas dit la vérité simplement, comme elle dit tout, d'ordinaire ?... N'est-ce pas la première fois !... Alors ?... Serait-ce possible ?...

Et Marthe se surprend à espérer...

— Serait-ce possible ? se répète de son côté Yvonne. Cette émotion insurmontable... ce cri qui m'a été arraché du plus profond de moi-même... Je l'aime comme un frère, comme le meilleur des frères... Qu'est-ce qui me trouble ? Pourquoi ai-je peur tout à coup que Marthe s'imagine autre chose ?... A l'avenir, il faudra que je me surveille. Pourquoi laisser croire ce qui n'est pas, ce qui ne peut pas être ?

Et elle a soupiré avec une tristesse profonde :

— Je ne veux pas !

— Roland ! je vous en supplie !

Le jeune homme, lui, n'a pas cessé de se répéter ce suprême appel entendu là-haut dans la griserie saine des hautes cimes balancées. Plusieurs fois, elle avait crié : « N'y va pas, je t'en prie, » parlant fraternellement, comme d'habitude. Tout à coup, quand une émotion, une crainte plus forte l'empoigne, elle supplie en disant « vous ». Et il se rappelle la conversation de Saint-Efflam tombée par hasard sur le « tutoyage » ou le « vouvoyage », comme ils disaient quand ils étaient enfants. N'avait-elle pas soutenu, elle seule contre tous, qu'elle préférerait le *vous* même quand on s'aime, surtout quand on s'aime... On sent si bien que rien n'empêche de se tutoyer... et, du cœur, c'est le vous qui sort tout de même... »

— Roland ! je vous en supplie !

— Oh ! mon Dieu, si ce n'est qu'un rêve, que je ne m'éveille plus !

XI

Toute la petite bande est repartie pour Trégastel, les enfants avec joie, les autres avec un même sentiment compliqué où domine le regret.

Le regret s'affirme encore devant la lettre qu'ils trouvent en arrivant : le général de Tréverzel s'annonce pour le lendemain, désireux de connaître « cet Eden où s'oublie son fils » et d'y passer avec lui ses deux derniers jours de permission.

— Pas de veine, dit mélancoliquement Roland en enfouissant la lettre dans sa poche. Nous étions si tranquilles ! Et juste pour la fin !

— Tu sais que ton père nous fait très peur, reprend Marthe. Malgré toutes les choses aimables qu'il t'écrit à notre adresse, je me sens d'avance dans mes petits souliers.

...Et comme elle passe vite, cette journée, la dernière, car les autres ne compteront plus ! Comme la soirée est incomparable, sur le fin sable de la grève, devant la mer et les étoiles !

Plus d'appels qui les inquiètent et les gênent : André et sa fiancée sont partis. Plus de connaissances à faire et d'expressions à chercher : leurs cœurs se sont retrouvés, reconnus, et savent vibrer à l'unisson. C'est une quiétude absolue, un silence que rompt à peine, de ci de là, une réflexion faite au vol des sensations qui passent.

— Ma bonne Marthe, dit tout à coup Roland en se redressant vers elle, sais-tu assez combien je suis heureux de ce temps que nous avons passé ensemble ?... Le savez-vous toutes les deux ? Et savez-vous combien je vous remercie ?

Il leur prend une main à chacune, et sans les lâcher :

— Continuerez-vous à étudier le breton ? reprend-il, après une longue pause. Pour moi, la phrase que je me rappellerai me suffit ; la nôtre, tu sais, Marthe ? « Me gar a hanoach » (je vous aime).

Et, en s'adressant à Marthe, il ne s'aperçoit pas que c'est la main d'Yvonne qu'il a serrée plus fort.

Le lendemain, dès le matin, commence l'agitation. Roland part pour Lannion au-devant de son père. Yvonne reçoit un télégramme de voisins de Loguidy qui ont choisi ce jour-là justement aussi pour venir déjeuner avec elle à Trégastel. Marthe sermonne un à un tous ses enfants, furieux à l'idée que, de toute la journée, on ne s'occupera pas d'eux et qu'il leur faudra comparaître devant des étrangers. Elle, comme sa sœur, a pu à peine entrevoir Roland avant qu'il ne montât en voiture ; et le jeune homme s'éloigne, en veine d'en vouloir au genre humain tout entier.

Comme comble d'infortune, dès l'abord à la gare de Lannion, il comprend que son père est dans la plus insupportable de ses verbes de brimades.

— Vrai ! soupire-t-il après le premier assaut, en ce moment j'eusse encore préféré la note sentimentale et susceptible. J'aurais eu quelques reproches connus ; puis... la paix ! Tandis que là, pas une minute de repos !

— Quel air sévère, mon pauvre garçon ! Est-ce la joie de revoir ton père qui te coupe ainsi bras et jambes ?... Ou bien le regret de quitter les roches enchanteresses de Trégastel ? Plus que vingt-quatre heures à y rêver !... Je prends bien part à ton chagrin, je t'assure.

Roland a toujours fait profession de mépriser les nerfs et les gens nerveux. Plus il se sent agacé, plus il accuse sur sa physionomie une placide indifférence.

Il répond à son père par une série de questions banales sur la famille de Rennes, sur les uns et les autres, à Paris.

— Vous avez peut-être vu aussi André et sa fiancée ? Ils ont quitté l'hôtel la semaine dernière.

...Ouf ! on y arrive à l'hôtel... Les Kerguirec viennent en bande au-devant du général ; puis Yvonne retourne à ses amis de Lannion.

Comme tout semble différent à Roland ! Pourquoi se sent-il tout à coup presque un étranger, un autre que lui-même, à qui il verrait jouer quelque comédie ?

— Mon cousin, le comte de Tréverzel.

Yvonne l'a présenté à ses visiteurs. C'est tout ce qu'il a d'elle, presque jusqu'au soir.

Marthe, elle, va, vient, le regarde, lui adresse en passant une réflexion, une plaisanterie, marche en trio avec lui et son père. Yvonne n'a causé qu'un instant avec le général, puis est retournée « faire des frais » pour son groupe. Beaucoup trop de frais ! pense Roland.

Jamais je ne l'avais vue comme cela. Se donne-t-elle ainsi à tous, elle qui aurait le droit de ne se donner à personne ? N'ai-je été, moi aussi, que le jouet d'un instant désœuvré ?...

Son cœur blessé le travaillant, il en arrive aux réflexions et aux déductions les plus injustes. Quel grief a-t-il ? Quel en est le point de départ ?... Rien, hélas ! Jamais il ne voudrait en convenir : ce qui le travaille, l'irrite, le rend injuste, triste et fou, c'est l'adieu prochain qui lui fait monter une larme jusqu'aux yeux, et l'amour jailli qui lui fait monter sa jalousie jusqu'aux lèvres.

Il est seul dans les rochers de Ploumanach, où tous sont montés pour admirer la vue du phare. Il s'est défilé peu à peu et, seul enfin, le dos contre un bloc de granit, il médite, les bras croisés, le sourcil froncé, le regard perdu vers le large.

— Que diable m'avait dit André ? s'exclame son père, en remarquant de loin sa silhouette solitaire. Ne s'était-il pas amusé à me conter que Roland était aimable, en train, sociable, le chevalier le plus galant de toute la colonie ? Je le retrouve aussi sauvage que jamais, tout à fait avec l'air qu'il prend quand il m'annonce une demande de rembarquement. En vérité, la seule chose qui m'étonne, c'est qu'il ne m'ait pas encore servi cela tout chaud pour mon arrivée. Il ne vous en a pas parlé ?... Hé ! Roland ! j'ai rencontré hier, à Rennes, Martelier avec son frère l'amiral, qui m'a demandé en riant si tu ne prenais pas bientôt la mer.

— Qu'avez-vous répondu, mon père ? J'y pensais justement.

— Là ! Vous voyez !...

Et le général, éclatant de rire, tape malicieusement sur l'épaule de son fils.

Celui-ci ne remarque que le silence d'Yvonne, qui lève sur lui un regard surpris, interrogateur, mais continue sans mot dire à écouter la conversation banale de ses invités.

— Misérable! s'écrie Marthe au contraire, en fondant sur lui. Tu ne nous en avais rien dit! Tu ne feras pas un coup pareil!

— C'est ma vie, la mer, je te l'ai assez répété. Je n'aime que cela!

— Merci, mon fils, très reconnaissant!

...On est sur la petite terrasse de rochers, auprès du phare, dominant l'entassement des blocs de granit rose. A droite, à gauche, en face, la mer! Bien bas au-dessous, à pic, c'est la mer encore qui vient briser avec un bruit qui couvre tout, lançant ses fusées d'écume et creusant à chaque remous des gouffres aux transparences vert bleu.

L'œil et l'oreille se fixent, fascinés, tendus.

Tous sont penchés sur la petite balustrade :

— Allons, assez! dit tout à coup le général. Eloignons-nous. Nous finirions par avoir le vertige pour de bon.

Ces dames se retirent, à commencer par Marthe, qui a vite rejoint ses enfants, confinés en arrière de la maçonnerie du phare.

Roland, lui, au contraire, enjambe la barrière, glisse le long d'un rocher poli, en franchit un autre et se retrouve à califourchon sur une arête en saillie au-dessus du gouffre.

Cela n'a demandé que quelques secondes; personne ne l'a vu, la plate-forme était déserte, il est tranquille.

C'est une attraction invincible qui l'a mené là; il pose sa tête baissée, immobile sur son bras étendu, et se grise au vertige bleu des profondeurs qui l'assourdissent.

Rester là! Mourir là! Mourir pour elle... M'y endormir pour toujours. Pourquoi me réveiller? le rêve peut être si doux! Et la réalité, c'est quoi?... la promenade à Ploumanach, avec sa conversation banale et le cercle d'importuns... Et demain : plus rien!

Il relève pourtant les yeux sous une attraction aussi irrésistible que celle qui l'a conduit au-dessus du gouffre : Yvonne est sur la plate-forme, les mains jointes :

— Je t'en prie, Roland, reviens! Que fais-tu là-bas? Il y a si longtemps que je t'appelle en vain! Comme tu m'as fait peur! ajoute-t-elle quand son cousin, d'un bond, se retrouve à ses côtés. As-tu juré de me tuer, avec les émotions que tu me donnes?

— Pardon! Mais il n'y avait, je t'assure, aucune bravade de ma part : je vous croyais tous partis. Et, d'ailleurs, pas plus de danger que de bravade.

Et comme il la regarde doucement! Comme il se sent guéri de tout ce qui lui a mordu le cœur, par l'émotion qu'il lit si vraie dans la tendre timidité de ce regard!

Ils sont là tous les deux et tout seuls, silencieux devant le granit rose, et les abîmes vert bleu, et les fusées d'argent, et le grand horizon du large. Pas un mot, pas un regard, pas un geste. Lui n'oserait parler. Elle, ne voudrait rien comprendre. Pour-

tant, quelque chose de très doux a chassé le spleen et les sombres idées du jeune homme. Il se retrouve comme la veille, comme les jours précédents.

Folie étrange que ses imaginations de tout à l'heure! Yvonne n'a pas changé!

Et la page de Trégastel se tournera, sans autre ombre que celle de sa propre fin.

XII

Roland est donc rentré à Paris avec son père. Peu après, les Kerguirec ont retrouvé Loguidy, avant Tours, où Yvonne ne suit pas sa sœur. Elle remet la réunion au moment du mariage d'André, qui rassemblera toute la famille à Rennes vers le milieu de novembre.

Le temps semble long à Roland, long, mais doucement bercé d'un intérêt nouveau : des souvenirs d'abord qui le peuplent, puis une sorte d'espérance très inavouée, très vague, qui ne passe que comme un éclair dans le ciel, mais qui suffit aussi pour illuminer tout.

Pour Yvonne, le temps n'est que long. Il lui semble même qu'il l'est plus que jamais. Des habitudes d'une douceur inconsciente avaient été prises, et dans le souvenir qui en reste ne se mêle chez elle aucune espérance. Au contraire, le vide de sa vie, que la force de la résignation et de la routine journalière avait fini par voiler, lui réapparaît béant comme aux premiers jours.

Ce coin où elle était arrivée à se trouver si bien, d'où l'on a tant de peine à l'arracher d'ordinaire, elle ne pense plus qu'à le quitter; elle voudrait se fuir elle-même, atteindre bien vite au départ pour Rennes, à la réunion du mariage de la Houssaye.

Pourquoi?

Son âme, restée étrangement candide, pure, simple comme une âme d'enfant, se demande très sincèrement pourquoi?

Les fêtes, les réunions de famille lui semblent bien pourtant toujours une corvée. Elle a eu beaucoup de peine à y promettre sa présence. Qu'est-ce qui l'y attire ainsi tout à coup?

Revoir Marthe et les enfants, sans doute?

— J'aurais dû les suivre à Tours. Je me sens si seule sans eux!

Pauvre Yvonne!

Et le mariage est remis de novembre à décembre. Et quinze jours avant la date définitivement fixée, c'est d'elle-même que lui viendra l'empêchement de partir. Rentrant de la messe par un affreux verglas, elle glisse et tombe sur un genou, qui s'abîme assez pour imposer des semaines de repos absolu.

Roland croit sentir la terre se dérober sous lui quand, en arrivant à Rennes, il apprend qu'il n'y verra pas Yvonne.

C'est Marthe, heureusement, qui lui a porté ce coup.

Qu'importe si elle a surpris quelque chose de son trouble ! Il a d'ailleurs repris immédiatement possession de lui-même.

— Toute seule, confinée là-bas sur une chaise longue ! Et tu n'y vas pas, tu ne l'emmènes pas ?

— Voyons, voyons ! Ne devines-tu pas que j'ai fait de mon mieux pour elle ? D'abord, j'arrive de Loguidy ; et ensuite, dès qu'elle sera transportable, Léon ira la chercher pour nous l'amener à Tours. Nous l'aurons bien sûr le 1^{er} janvier, sinon à Noël. Viens compléter le groupe de Trégastel : tu m'as promis ta visite. Je suis jalouse aussi de te montrer mon *home* et Léon, à qui les enfants ne cessent de parler de toi.

Un éclair de satisfaction contenue traverse le visage tout à l'heure si déçu de Roland. Il rougit légèrement :

— Si j'allais la chercher, moi, crois-tu qu'elle me trouverait une escorte suffisante ? Cela éviterait un déplacement à Bossières. J'ai envie de voir Loguidy sous la neige.

— Arrange-toi avec elle. Vous êtes assez grands pour vous débrouiller tous les deux.

La noce fut très gaie.

— Convenez, mon oncle, que je ne vous ai pas exagéré l'entrain de Roland ? put dire André au général. A Trégastel, je l'ai vu tout le temps ainsi.

De fait, Roland ne s'était jamais senti aussi heureux. L'espoir, la certitude tout à coup donnée de cette visite en tête-à-tête lui emplissait l'âme de quelque chose de débordant. Et, comme il ne voulait rien épancher du fond de son cœur, c'est en simple gaité vivace que s'en déversait le trop-plein.

Il riait, il causait, il allait de l'un à l'autre.

Personne ne dansa plus que lui au bal du contrat. André et toute la belle-famille étaient ravis. De petits cancans couraient déjà dans la bonne société rennaise :

— Elle a de la chance, M^{me} Perraud ! Ne va-t-elle pas faire coup double ? Et certes, entre les deux gendres, ce n'est pas la cadette qui lui apportera le moins séduisant.

La grosse Thérèse, rougissante, se complaisait dans ce qu'elle croyait saisir de petites allusions. Elle insista auprès de sa mère pour lui faire donner une seconde soirée pendant que tout le monde était réuni :

— Après le mariage, avant la dispersion générale, pour nous consoler du départ d'Hélène !

M^{me} Perraud vint trouver Roland :

— Je sais que le général est obligé de rentrer à Paris, dès le soir ou le lendemain de la cérémonie. Mais vous êtes peut-être moins tenu à votre ministère que lui au sien ? Faites-nous le plaisir de prolonger de quarante-huit heures et de nous conduire un petit cotillon samedi ?

Roland s'inclina enchanté ; il cherchait une manière de ne pas repartir avec son père et de garder sa liberté pour aller à Loguidy.

— Hé ! hé ! fit le général. C'est comme cela que

tu me lâches et que tu te laisses retenir pour cotillonner ! Tes goûts ont donc bien changé tout à coup ? La blonde Thérèse saura peut-être mieux que moi t'empêcher de naviguer.

— Je ne vois pas ce que M^{le} Perraud vient faire là, mon père.

— Cachotier !...

— Je vous jure que je n'ai aucune intention ni cachée ni ouverte sur M^{le} Perraud. Je conduirai le cotillon avec elle, voilà tout ! Je prolonge un peu ici pour donner aux Bossières le temps de rentrer à Tours, où je leur ai promis ma visite.

— Tatatata... encore tes Kerguirec ! Cela t'est très commode pour me donner le change, comme à Trégastel, n'est-ce pas ? Mais crois bien que tu ne me fourres pas dedans.

Roland aurait embrassé son père, là, tout à coup, en pleine rue ! Il avait eu si peur de ce regard terriblement chercheur !

— Ouf ! fit-il encore une fois, quand, trois jours après, il se trouva seul, s'éloignant dans le train.

Plouaret-Lannion ! Enfin !!!

XIII

La neige tombait fine et serrée en cette veillée de Noël. Roland, arrivé le matin à Lannion, s'était installé à l'hôtel de France et avait immédiatement avisé à se procurer un véhicule quelconque pour gagner Loguidy. Ses recherches furent vaines. Avec l'état du temps et des routes, personne n'accéda à ses propositions.

Il aurait sérieusement regretté son refus de prévenir Yvonne sans le moyen de locomotion que, marcheur émérite, il avait toujours à sa disposition.

Marthe, sachant son intention de surprise, l'avait d'ailleurs mis en garde contre l'éventualité possible ; il ne fut qu'à moitié surpris et prit son parti en brave.

Un tel but ne compensait-il pas d'avance toutes les rigueurs de la route ?

Il se botta jusqu'aux genoux, s'enveloppa de son grand manteau, abaissa son capuchon sur les yeux, puis, les mains dans les poches, commença allègrement à monter dans la neige.

Deux heures après, le cœur lui battait fort ; il reconnaissait le site tout proche et s'engageait dans la longue avenue, dont les hauts arbres dénudés confondent leurs branches chargées de neige avec la nappe blanche du ciel. Au-dessous, cette suite de troncs noirs comme des piliers de basalte, c'est bien la même route, jadis voûte de verdure où vibrèrent tant de douces choses.

Il ralentit son allure précipitée. Le voilà qui se sent pris d'une timidité subite :

Tomber ainsi chez elle à l'improviste. Quand elle est seule, souffrante, c'est absolument indiscret. Et à quel propos ?

Prendre de ses nouvelles?... La distraire?

Absurde fatuité! Cela ne fera que la gêner horriblement.

Cependant, ne lui demandant pas l'hospitalité, me bornant à une simple visite... Mais, venir de Paris faire une visite à Lannion?...

C'est de Rennes que je viens, après tout! Nous devons nous retrouver au mariage. J'apprends là qu'elle est retenue chez elle par cette chute sur le genou. Je vais coucher une nuit à Lannion, pour prendre de ses nouvelles le lendemain. Quoi de si bizarre? N'avons-nous pas été élevés ensemble comme frère et sœur?...

Il argumente avec lui-même et se donne du courage. Il pousse bravement la grille.

On ne voit aucun mouvement; on n'entend aucun bruit; tout est ouaté de ce blanc silence de la neige. Il arrive inaperçu jusque sous les fenêtres et tourne la maison pour aller frapper aux vitres de la cuisine.

En passant devant la large baie du petit salon, il se dresse sur ses pointes, et son regard plonge un instant : la nuque blonde de la jeune femme se dore aux reflets d'un grand feu, auprès duquel elle est penchée sur son métier. A côté d'elle, sur une petite table, un livre ouvert et quelques photographies éparses.

La marche, le froid, la neige, qu'est-ce auprès de cette vision?

Dieu! qu'il va faire bon ici!...

— Vous, M. Roland! Comme vous m'avez fait peur! s'exclame la grosse Bretonne réjouie, en ouvrant vivement la fenêtre et en passant les ailes de sa coiffe à travers les barreaux.

— Moi-même, ma bonne Soisic, et par un joli temps encore! Comment va madame? Je passe par ici en allant à Tours (!) et je voudrais apporter de ses nouvelles à M^{me} de Bossières.

— Que le bon Dieu vous bénisse pour votre brave pensée! Cela va la distraire de vous voir. On n'est pas gai comme cet été, M. Roland, quand vous étiez tous là. Les journées sont longues. Et depuis cette maudite chute, bientôt trois semaines, madame ne peut même plus courir à l'église et chez ses pauvres, comme elle le faisait tout le temps. Elle va mieux tout de même; le docteur doit revenir aujourd'hui ou demain, voir si elle peut partir à Tours. M'est avis qu'avec des précautions, cela ne lui ferait que du bien.

Roland s'était débarrassé de son capuchon et de son manteau, couverts de neige, pendant que la diligente Soisic, un torchon à la main, frottait consciencieusement ses bottes. La casquette sous le bras, il passa dans le hall.

— Je vais dire à Guillaume qu'il vous annonce, M. Roland.

— Non, non, annoncez vous-même à madame une visite et sans dire que c'est moi.

— Une visite? fit la jeune femme, très surprise. Par ce temps-là, qui cela peut-il être? Vous ne

connaissiez pas du tout? Où avez-vous fait entrer? C'est une dame, un homme? A pied?...

— C'est un visiteur, et un visiteur botté, si tu le permets, fit Roland joyeusement, en soulevant la portière.

— Roland! Toi, ici?... Si je m'y attendais, par exemple!... Quelle bonne surprise! Comme tu es gentil! Tu viens de Rennes; mais comment arrives-tu? Pourquoi ne m'as-tu pas prévenue pour que je t'envoie chercher? Qui t'a conduit ici?

— Moi-même.

— Tu n'es pas venu à pied dans cette neige?

— Regarde ma tenue! Pour compléter la preuve, veux-tu voir mon capuchon et ma capote, qui trempent tout doucement les dalles de ton vestibule?

— C'est vrai que tu as fait cela? Tu dois être transi!... Tu es tout mouillé, dit-elle en palpant doucement la veste du jeune officier. Approche près du feu, tout près. Quel dommage que tu n'aies pas de quoi te changer tout de suite! C'est ce qui vaudrait le mieux. As-tu une valise? Quand te l'apportera-t-on?

— Je te remercie, il ne me faut rien. Je suis idéalement bien! Pour ce qui est de me changer : ce soir, en rentrant à Lannion.

— A Lannion? Je ne comprends plus du tout.

— C'est très clair, pourtant : ma valise est à l'hôtel de France, où je coucherai aujourd'hui et demain. Je compte, en effet, revenir demain ici te demander à déjeuner pour le jour de Noël.

— Sais-tu que tu me fais beaucoup de peine?

— Ah! par exemple!

— Comment! tu t'installes à l'hôtel quand toute la maison est vide ici, hélas! Et quand même elle serait pleine, n'y aurais-tu pas toujours ta place? As-tu oublié (moi pas!) ce que t'avait dit maman à nos dernières vacances de Kerguirec? Tu étais arrivé à l'improviste et tu voulais t'en aller, trouvant la maison bondée : « Quand même il n'y aurait plus une place pour personne, il y en aura toujours une pour toi, mon petit Roland. » Et elle t'a fait mettre un matelas de son propre lit dans son cabinet de toilette.

— C'est vrai! Pauvre marraine! J'étais même très bien installé.

— Et ici, où ta chambre t'attend!

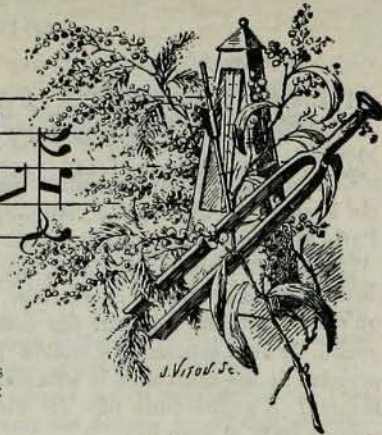
— J'avais peur d'être indiscret. Je reconnais que j'ai eu tort. Pardon! fit gaiement Roland tout heureux, tout rassuré vis-à-vis de lui-même en sentant la note fraternelle assez forte pour prendre encore une fois le dessus.

Yvonne sonna.

— Apportez-nous le thé; et dites à Yvon d'aller à l'hôtel de France, tout de suite, comme il pourra, avec l'âne ou à pied, chercher tous les bagages de M. de Tréverzel, qui reste ici entendre la messe de minuit avec nous.

JEAN-MARIE.

(La fin au prochain numéro.)



C'est l'avril! — Théâtres lyriques : Opéra : les concerts : Ambroise Thomas. — Opéra-Comique : *Orphée*. — Portraits et Etudes. — Nouveautés.



EST-CE pas un rêve ? Eh quoi, c'est l'avril ! C'est le printemps béni, avec tout son cortège de promesses et de joies naissantes, dont les avant-coureurs annoncent, depuis deux mois, l'éclosion rayonnante par mille frémissements qui, peu à peu, envahissent toute la nature, tous les êtres.

C'est l'avril ! c'est-à-dire l'espérance et la vie partent, qui renaissent et se fortifient. C'est le doux bruissement des feuillages qui éclatent leurs bourgeons et préparent les abris où vont se suspendre les nids mélodieux. Les jolis architectes enplumés gazouillent discrètement sur les branches, causant entr'eux et se demandant s'il faut plutôt s'établir ici que là, car on doit prévoir le danger qui menace un peu partout et choisir le moindre. Pendant cette période de construction, on jase beaucoup, mais on chante timidement encore, et les ramures ne se transformeront en brillant concert que lorsqu'on aura assuré la sécurité de la chère couvée.

En attendant qu'il commence, occupons-nous de ceux qui foisonnent sur toutes les scènes, dans toutes les salles où la musique a droit de cité.

À l'Opéra, on est toujours infatigable, et la belle campagne des Concerts Dominicaux aura été un grand succès pour son habile direction. Avec un répertoire si substantiel, qui permet de varier les spectacles à l'infini, on sait que la reprise prochaine d'*Hamlet* sera donnée en souvenir du regrettable maître Ambroise Thomas, dans le courant de mai, et que MM. Bertrand et Gailhard en consacreront généreusement le produit à l'édification du monument de l'auteur de *Mignon*, que M. Falguière est chargé d'exécuter.

On annonce également que deux concerts spirituels vont être donnés sur notre première scène les 2 et 4 avril, jeudi et samedi saints.

La grande perte que l'art français vient de faire en la personne de M. A. Thomas a été profondément ressentie non seulement par tout le monde musical de notre pays, mais aussi de tous ceux de l'étranger, d'où nous sont parvenus d'unanimes

témoignages de sympathie et d'admiration pour le célèbre compositeur et l'excellent directeur du Conservatoire de Paris. On assure que l'on songe à son remplacement dans ce poste difficile et délicat, auquel sa glorieuse carrière et sa vie honorable l'avaient justement désigné.

Nous savions tous que l'*Orphée*, de Gluck, serait une grande attraction pour le public de l'Opéra-Comique, parce que nous savions que c'était un chef-d'œuvre. Nous savions de même que, dans les mains de M. Carvalho, ce bel ouvrage ne pouvait que bénéficier de son goût sûr et de sa longue expérience. Il reste encore des témoins de la superbe reprise qu'il donna d'*Orphée*, à Paris, dans son Théâtre-Lyrique, en 1859, où M^{me} P. Viardot fut inoubliable, et M^{mes} Marie Sass, Marimon et Moreau recueillirent de beaux succès. Nous savions encore que maître Dabné, l'éminent chef d'orchestre de notre seconde scène lyrique, était un musicien érudit et vaillant, sachant ses classiques sur le bout du doigt, car il l'a souvent prouvé. Mais nous n'avions pas tort de craindre pour lui l'énorme différence qui existe dans l'éducation musicale d'artistes façonnés à l'usage d'une scène légère d'opéra-comique et celle qu'exige l'interprétation des chefs-d'œuvre anciens. La plus belle voix du monde ne saurait tenir lieu de l'étude approfondie, longuement mûrie, de la tragédie antique, qui demande tant de grandeur, de noblesse et de dons innés, travail à part. M^{lle} Delna a-t-elle eu vraiment le temps et les conseils nécessaires pour supporter le poids d'un rôle où il eût fallu l'art consommé d'une Pauline Viardot ou d'une Krauss ? Félicitons donc M^{lle} Delna du vaillant effort fait par une jeune artiste encore inexpérimentée, mais que le temps, l'étude et la beauté de sa voix permettront bientôt de classer au rang des premières cantatrices de notre époque. Elle l'a prouvé dans son troisième acte, où elle s'est élevée instinctivement à la hauteur de Gluck et a su communiquer son émotion à toute la salle.

Tout le monde connaît les différentes légendes de la fable sur Orphée. Nous ne suivrons pas le libretto de Molines, qui avait traduit pour l'Opéra de Paris le poème de Calzabigi, sur lequel Gluck

avait écrit l'*Orphée*, donné à Vienne en 1762. Ce fut en 1774 que ce chef-d'œuvre fit son apparition sur la scène française où son effet fut immense. La querelle des Gluckistes et des Piccinistes est restée célèbre.

Quelques corrections opérées par Berlioz d'abord, la suppression d'un air à vocalises, de Bertoni, puis le remaniement de l'édition par les soins dévoués de M^{lle} Pelletan, qui en fit disparaître les fautes de copie, et enfin quelques négligences d'orchestration réparées par M. Thiersot, ont permis de rendre à l'œuvre de Gluck tout l'hommage qu'elle mérite.

Félicitons la direction des merveilleux décors, qui sont admirés sans réserve, au premier acte, où l'on voit Orphée prosterné sur la tombe d'Eurydice, et au troisième, où scènes et décors sont d'une poésie exquise.

Les chœurs, dont l'exécution est parfaite; la scène des enfers, où Orphée apaise les furies déchainées par sa plainte déchirante et les accords douloureux de sa lyre; l'entrée aux Champs-Elysées; la page orchestrale qui l'accompagne; la recherche, parmi les ombres, de cette Eurydice, l'épouse tant pleurée; l'extase d'Orphée en la retrouvant; leur duo; et la scène émouvante, si dramatique, qui se termine par l'air : *J'ai perdu mon Eurydice*, tout cela est d'un tragique grandiose, d'une poésie et d'une vérité d'expression incomparables.

La beauté idéale d'une telle œuvre, l'élévation de l'inspiration, prouvent la somme de talent dépensée pour en donner une interprétation aussi impressionnante. Félicitons M^{lles} Delna, Marignan, Lecercler et Laisné, ainsi que la direction, M. Danbé et les chœurs, d'avoir fait revivre un si pur chef-d'œuvre avec un art que l'élégant public de cette première a su chaudement acclamer.

Aujourd'hui que l'art nouveau se répand peu à peu dans tous les mondes, il est impossible qu'une jeune musicienne ignore la vie, les commencements, les luttes des créateurs de l'école nouvelle. C'est pour cela qu'aujourd'hui, nous ferons un peu de bibliographie, afin que nos aimables lectrices puissent, à l'occasion, se mêler aux causeries artistiques, qui tiennent le premier rang dans les salons.

Le dernier volume : *Portraits et Etudes*, publié par M. Hugues Imbert, rédacteur en chef du journal *Le Guide musical*, très intéressant et instructif ouvrage, remplit absolument ce but. Il fait suite à trois ou quatre séries dont nous parlerons plus tard, et qui, sous le titre de *Profil de musiciens*, font défiler devant le lecteur toute la pléiade contemporaine, agrémentée de quelques anciens de ces hardis novateurs qui ont précédé, accompagné et suivi le grand révolutionnaire de l'art dramatique en France : R. Wagner. Dans le volume dont nous nous occupons à cette heure : *Portraits et Etudes*, M. Imbert dessine, d'une plume savante et légère, le caractère de ses personnages, comme il

estompe avec finesse le trait saillant de leur physiologie. C'est ainsi qu'il nous présente la belle figure de César Franck et celles, non moins intéressantes, de ses intrépides disciples, Vincent d'Indy, Augusta Holmès, Samuel Rousseau, Pierné, qui sont à leur tour des glorieux aujourd'hui.

Ensuite, l'érudit portraitiste nous initie aux travaux féconds de ces autres pionniers de l'art Ch.-M. Widor, Ch. Lamoureux, ce propagateur invincible de Wagner, comme Ed. Colonne s'est fait l'initiateur dévoué de Berlioz. Les signes de la combativité font place à une expression de douce fermeté dans le portrait que M. Imbert trace de J. Garcin : c'est là une opposition des mieux trouvées.

Ce remarquable volume renferme aussi une savante étude sur le *Faust* de Robert Schumann, que l'auteur semble apprécier autant avec son cœur qu'avec sa profonde science. Non moins captivantes sont l'analyse du *Requiem* allemand, de Brahms, et les lettres inédites de G. Bizet à Paul Lacombe, qui le terminent et ajoutent une saveur exquise à la plume élégante, autorisée et sincère de M. Hugues Imbert. Ces lettres nous montrent, pris sur le vif, l'auteur de *Carmen* dans toute sa gaieté, son esprit fantaisiste et son incontestable originalité. Elles sont de plus, selon l'heureuse expression de M. E. Schuré, qui a publié dans la *Liberté* une très remarquable analyse de *Portraits et Etudes*, — « des modèles de leçons de composition données par un homme de génie à un homme de talent. »

Un beau portrait de Bizet, gravé à l'eau forte, accompagne ce volume, qui se trouve à la librairie Fischbacher, 33, rue de Seine.

A demander pour le piano : La ravissante *Gondoline* de Diemer, un petit chef-d'œuvre de délicatesse et de grâce. Moyenne force. — Plus facile est le joli *Pastel*, « En dansant », de J. Philipp, très gracieux, facture brillante, dans un mouvement de valse modéré. — Pour le chant : *Chansons d'Enfants*, d'Ed. Grieg, bien écrites à la portée des voix naissantes : citons l'*Appel*, comme l'un des plus mignons poèmes de la collection. — Parmi les nouveaux lieder de R. Fischhof, nous détachons *Eglantines*, délicieuses paroles pour jeunes filles sur une musique simple et originale. Editeur : H. Heugel, 2 bis, rue Vivienne. — Rien n'est plus frais et coquet que l'exquise inspiration de M^{me} H. Chrétien, *Le Printemps, c'est toi !* dédiée à M^{me} Crabos. C'est une page de sentiment et de charme poétique, dont la facture neuve, sans pédantisme, laisse toute sa grâce à la mélodie et au radieux poème de F. Frank. — *Les Ailes du Rêve*, du même auteur, dédiée à M. P. Péquery, est écrite avec un art d'expression vaporeuse et douce qui rend admirablement la pensée du poète renommé, Ch. Fuster. Editeur : Enoch, 27, boulevard des Italiens.

MARIE LASSAVEUR.

CAUSERIE



A chère tante, tu nous parles toujours de dévouement ; ta verve critique s'exerce tantôt sur mes cousins, qui ne veulent pas être soldats, tantôt sur mes cousines, qui refusent de devenir sœurs de charité dans la famille ; et moi, Yvonne, je t'apporte un exemple du plus pur dévouement

pour flatter ta douce manie.

Tu connais Marthe. L'autre jour, j'arrive chez elle, je la trouve assise à sa table, la tête un peu rejetée en arrière, le regard vague fixant avec persistance un point de l'horizon et les lèvres agitées par un marmottement continu dont il était impossible de saisir le sens. Tous les collégiens et collégiennes connaissent cette attitude si favorable quand il s'agit d'apprendre une leçon. Marthe était entourée de livres : des gros, des petits, des ouverts, des fermés...

— Que fais-tu là ? lui dis-je, en entrant.

Elle tressaillit, comme en revenant d'un autre monde, ferma son bouquin, m'embrassa et me répondit :

— Je prépare mes examens d'infirmière.

— Ah ! mon Dieu, m'écriai-je, tu avais donc des mines d'or, que te voilà ruinée, ma pauvre petite ! C'est un dur métier que celui-ci, et il faut une nécessité impérieuse pour t'obliger à l'embrasser.

Marthe sourit.

— Mais non, mais non, Yvonne ; je n'ai pas joué à la Bourse, mes bonnes petites rentes sont intactes, et si j'étudie la médecine, c'est dans un but de philanthropie ; et, ajouta-t-elle avec un malin sourire, de dévouement conjugal : Paul est médecin militaire (Paul est son mari) ; je veux le suivre partout ; je suis déjà de la Société des *Femmes de France* ; grâce à mon titre d'infirmière, j'irai partout où il va, même sur les champs de bataille. J'ai eu trop de peine à le suivre au moment de la guerre du Tonkin, pour ne pas chercher à éviter de pareilles difficultés. J'avais beau dire que j'étais sa femme, que je l'aimais bien, que je ne serai ni exigeante, ni encombrante ; on me refusait mon passage, on me refusait mon séjour, on me refusait tout. Quand j'aurai mon brevet d'infirmière, ils seront bien obligés de m'admettre là où je voudrai aller. Je n'ai pas d'enfants, je suis libre de mon temps, de ma santé, de ma fortune, et je ne veux

pas quitter Paul ; voilà pourquoi je passe mon examen dans un mois.

J'embrassai Marthe sans lui répondre. J'étais très émue de la simplicité avec laquelle elle parlait de son héroïsme ; et je considérais un moment en silence cette jeune femme si menue, si délicate, dont les mains ressemblent à celles d'un enfant. Je me rappelais cette campagne de l'Annam, à laquelle elle venait de faire une allusion discrète, et où elle, femme, a séjourné où beaucoup d'hommes ne voudraient seulement pas passer. Les grands chefs militaires, lorsqu'elle sollicita de s'embarquer sur un navire de l'Etat, lui refusèrent son passage, avec l'espoir de la décourager de partir.

— C'est une folie, disaient-ils, nous ne devons pas y prêter les mains ; jamais cette enfant ne pourra résister aux fatigues, aux privations d'une pareille existence.

— C'est bon, dit Marthe en apprenant leur refus, je m'embarquerai sur le premier navire marchand qui suivra celui qui emporte Paul.

Et elle l'a fait, et elle a passé deux ans entre le choléra et les pirates ; elle a couché sous un toit de roseaux, elle a marché comme un troupière là où son mulet ne pouvait passer, et elle en est revenue pour se mettre en mesure de recommencer.

— Qu'est-ce que tu en dis, ma tante ? C'est très beau, c'est tout à fait ça ; et je fus si électrisée par cet exemple, que je regrettais pendant un bon moment que mon Paul à moi fût procureur de la République, un métier à dire toujours du mal de tout le monde, à faire couper les têtes. Je sais bien que ce monde et ces têtes ne valent pas grand-chose : des assassins, des parricides, etc. ; mais combien plus relevé est le métier de Marthe et celui de son mari.

C'est sous l'impression de cet enthousiasme que je m'écriai :

— Je vais étudier la médecine, moi aussi ; je serai infirmière et j'irai dans la lune soigner les blessés.

Cette idée de choisir les champs de bataille d'une autre planète pour déverser le trop-plein de mon dévouement fit évanouir l'attendrissement qui nous gagnait toutes les deux, et l'on parla d'autre chose ; cette autre chose fut le prochain bal qui met en révolution notre petite ville. — Figure-toi, mais cela est un grand secret, il doit y avoir des glaces électriques, un rocher blanc et rose (marasquin et fraise) illuminé à l'intérieur comme les âmes pures. Il y aura aussi une corbeille de camélias, également en glace (citron et vanille), qu'on offrira aux dames ; et si quelque naïve non avertie, au lieu

de lécher sa fleur, la met à son corsage, ça coulera en dedans ou en dehors. Ces nouvelles exorbitantes, dues à l'indiscrétion d'une femme de chambre qui a lu par dessus l'épaule de sa maîtresse, lorsque celle-ci commandait son souper à Paris, circulent à voix basse et en grand mystère dans la société. Je ne te donne pas ces dernières inventions comme très distinguées, mais, en province, elles surexcitent les imaginations et délient les langues, je t'en réponds. Le bal en question sera costumé; je voulais que Marthe s'habillât en bistouri; quelque chose de très aigu et de très fantaisiste, comme bien tu penses; la coiffure surtout était étonnante. Quel bon moment nous avons passé à rire follement de chose si sérieuse! Le bistouri écarté, elle s'est rabattue sur un costume de Chinoise qui ne désavouera pas ses yeux allongés et ses pieds mignons. J'ai choisi pour moi un costume historique à cause de mes vieilles dentelles et aussi du sérieux de mon âge et de mon titre de mère de famille. Songe donc que, déjà, ma petite Madeleine est en âge de faire sa première communion; ce sera pour le mois prochain, et je t'avoue que toutes mes pensées se portent de ce côté plutôt qu'ailleurs; « là où est notre trésor, là est notre cœur », et si ce n'était Paul qui... les hommes sont des tyrans!

Done, tandis que la couturière taille pour moi dans le lampas bleu et argent, je m'entoure de toutes les blancheurs qui doivent parer ma chère petite au Grand jour. C'est sa maman qui l'aura habillée de la tête aux pieds. Madelon portera pour la première fois du linge orné de dentelles; j'ai brodé à dents pointues sa chemise et tout le reste; la valencienne, appuyée contre ces dents, fait un joli effet, et, dans l'engrèlure qui forme entre-deux au-dessous du feston, j'ai passé de petits rubans de satin blanc qui se nouent en bouffettes sur les épaules et à la jarrettière du pantalon.

Le grand volant du jupon de percale est fait avec

la robe de chambre de mariée de grand-mère du Caylar, très fière et très émue de revoir sur sa troisième génération, en une pareille circonstance, les atours de sa jeunesse. Nous les avons un peu modernisés, comme bien tu penses, avec quelques plis et quelques entre-deux. Toute cette élégance intime des dessous sera voilée par la robe de ma chère fille; la paroisse du Caylar est pauvre et je ne veux pas que les enfants agenouillées autour de la *demoiselle* puissent porter envie à la richesse de son costume. Le jupon de mousseline et la jupe de la robe seront donc absolument unis, la chemisette à petits plis, dont chaque point aura passé par mes doigts, voilà toute la parure de ma chérie. S'il y a quelque chose de plus beau, de plus rayonnant chez elle que chez les autres, c'est dans son cœur que je veux l'y trouver, et j'y emploie tous mes soins. Nous nous préparons ensemble au grand mystère; nous en parlons ensemble quand nous sommes seules, et Madelon me fait ses confidences avec la candeur et l'abandon d'une petite enfant bien naïve et bien aimante.

Quelle douce mission pour une mère, et combien me voici dédommée des obstacles que la famille met aux autres sortes de dévouement!

« C'est la meilleure part qui t'est dévolue », me disait Marthe avec un soupir, un de ces jours où elle nous rencontra succombant, la mère et la fille, sous le poids de catéchismes, cahier d'analyse, etc., sur le chemin de la paroisse. Elle a raison; le vrai rôle de la femme est d'être épouse et mère, et celles qui cherchent ailleurs l'intérêt de leur existence sont bien à plaindre ou à blâmer quelquefois.

Et maintenant que j'ai un peu philosophé et beaucoup bavardé, ma chère tante, je t'embrasse de tout mon cœur pour conclure.

YVONNE.

Pour copie conforme :

C. DE LAMIRAUDIE.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

PETITES GAUFRES POUR LE THÉ

Une livre de farine, une demi-livre de sucre, une demi-livre de beurre frais et trois œufs entiers. La pâte se prépare la veille ainsi qu'il suit : Faire fondre la demi-livre de beurre dans un plat en porcelaine posé sur de l'eau chaude; lorsque le beurre est fondu, y jeter la demi-livre de sucre, bien mélanger et retirer du feu. Ajouter alors, peu à peu, la livre de farine en remuant toujours pour que le tout soit bien mêlé, puis les trois œufs, un par un, et deux à trois cuillerées d'eau de fleurs d'oranger ou d'essence de citron. Remuer encore, couvrir, et mettre dans un endroit frais la pâte à lever jusqu'au lendemain. Le lendemain, on partage cette pâte en petites boulettes de la grosseur de petites billes. Pour cela, il suffit de rouler très peu de pâte dans la main. On a aussi un petit moule à gaufres (pelle double avec manche qui se trouve chez tous les quincailliers et coûte de 1 à 2 fr.). On met dans cette pelle, un pen chauffée à l'avance, une petite boulette; on expose à un feu vif; quand la gaufre prend couleur d'un côté, on retourne le moule de l'autre côté, puis on retire, après cuisson du second côté, la gaufre avec un couteau. En ayant soin d'entretenir un feu vif et régulier (charbon de bois ou gaz), la cuisson est presque immédiate. Avec les proportions données, on a environ 100 gaufres qui peuvent se conserver plusieurs mois croquantes, lorsqu'elles sont mises dans une boîte de fer-blanc.

DEVINETTES

Mots en losange ajouré

Dans la corbeille. — Un chef. — Un fin siffleur. — Ile de l'Océan. — Possessif. — Harmonieux au fond du bois. — Rivière d'Allemagne. — Pronom personnel. — Article. — Prénom masculin. — Un travailleur. — Finit le ton.

(Marguerite Grosjean.)

Vers-proverbe

De quel auteur et de quelle œuvre a été tiré ce vers-proverbe :

« Oui, si nous n'avions pas de juges à Berlin. »

(Amie inconnue.)

Mots en parapluie

Horizontalement : Mesure agraire ou Levant.

Verticalement : Reste d'un monument. — Anciens ilotes. — Grossière étoffe.

(Zist et Zest.)

Mots en croix

Avec les mots suivants, dont on prendra les lettres, former deux prénoms féminins (les mêmes lettres peuvent être employées plusieurs fois) :

QUI — RENÉ — VOIES — FAÇON

(Marguerite Grosjean.)

Mots en if

Verticalement :

Un département français.

Horizontalement :

Dans le nez. — Quand on arrive. — Au bord de l'eau. — Demeure du prieur. — Voyelle. — Pour le seigneur. — Pendant la giboulée. — Sorte de travail féminin. — Dans le rire. — Mesure.

(Rose thé, à Laon.)

Mots en éventail

Autour de l'éventail : Un singe.

Lettre commune à tous les mots et les finissant : X.

De gauche à droite : Ornement des animaux. — Habitude. — Pour défendre le pays. — Au bal. — Animal du Nord. — Contraire de pluralité. — Dans le désert. — Au ciel. — Contraire d'une géante. — Un des sept péchés capitaux.

(Pensée blanche.)

EXPLICATION DES DEVINETTES DU NUMÉRO DE MARS

MOTS EN TRIANGLE :

M E L O D R A M E
E C O L I E R E
L O B E L I A
O L E R O N
D I L O N
R E I N
A R A
M E
E

MOTS EN TRIDENT :

J B R
E E I
U N D
D I E S E
I N D E S
L I S
C
I
T
E

PROVERBE : Qui a bu boira (avec les lettres : roque, ruine, fiacre, farce, bleu, pluie, blague, arôme, rime croque, acte).

CHARADE FANTAISISTE : Aube. — Epine.

MÉTAGRAME : Fortifications. — Mortifications.

MOTS EN COUPE :

I R R E L I G I E U X
C O U R R O I E S
B O U R R A C H E
M A J E S T E
B R A S S E E
P
O
A N E
S
R A S
T A B L E
M A L L E
I N S E C T E

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 14, rue Drouot.

Paris. — Alcan-Lévy, imp. breveté, 24, rue Chauchat.